MÉDIOCRE ET RAMPANT,

OU

LE MOYEN DE PARVENIR,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Représentée pour la première fois sur le Théatre Français, le 1er. Thermidor, an cinquième.

Par L. B. PICARD.

Médiocre et rampant, et l'on arrive à tout.
FOLLE JOURNÉE, Acte III.

A PARIS,

Chez HUET, Libraire et Editeur de Pièces de Théâtre, rue Vivienne, N°. 8.

An V, [ou 1797.]

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ARISTE, Ministre.	*VANHOVE.*
FIRMIN, } Employés dans les Bureaux du Ministre.	*FLORENCE.*
DORIVAL, }	*VIGNY.*
LAROCHE, }	*SAINT-FAL.*
CHARLES, fils de Firmin, jeune Officier.	*DUPONT.*
MICHEL, Valet-de-chambre du Ministre.	*VARENNE.*
ROBINEAU, cousin de Dorival.	*PICARD.*
Mad. DORLIS, Mère du Ministre.	*Mad. MOLÉ.*
LAURE, fille du Ministre.	*Melle. MÉZERAI.*
UN VALET.	*VALVILLE.*

La Scène est à Paris dans le premier cabinet du Ministre.

MÉDIOCRE ET RAMPANT,

OU

LE MOYEN DE PARVENIR,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, FIRMIN.

CHARLES.

AH, mon père ! apprenez......

FIRMIN.

Quoi ?

CHARLES.

Je l'ai retrouvée.

FIRMIN.

Qui donc ?

CHARLES.

Laure.

FIRMIN.

Plaît-il ?

CHARLES.

Depuis mon arrivée
Je la cherche par-tout ; pour la premiere fois
Je viens dans vos bureaux, mon père, et je la vois.
Quel bonheur !

FIRMIN.

Que dis-tu ?

CHARLES.

Cette fille charmante,

Que dans ma garnison je voyois chez sa tante ;
Que mon sort est d'aimer enfin jusqu'au tombeau ;
C'est la fille.....

FIRMIN.

De qui ?

CHARLES.

Du ministre nouveau.
Je ne la connoissois que sous le nom de Laure.

FIRMIN.

C'est la fille ?

CHARLES.

D'Ariste.

FIRMIN.

Et tu l'aimes encore ?

CHARLES.

Plus que jamais, mon père. Elle ne m'a pas vu ;
J'allois la saluer quand vous avez paru ;
Peut-être est-ce un bonheur. Qu'aurois-je pu lui dire ?
Mon trouble de mes feux auroit trop su l'instruire ;
Car enfin cet amour à l'extrême est porté.
Mes vers depuis six mois célèbrent sa beauté ;
A mes foibles essais on a daigné sourire :
Reconnoissez l'amour pour le dieu qui m'inspire.

FIRMIN.

C'est ainsi qu'amoureux et poëte à vingt ans,
Comme lui je perdois et mes vers et mon tems :
Avec l'âge, on guérit de cette maladie ;
Trop tard, on a perdu la moitié de sa vie.
Encor si cet amour te laissoit quelqu'espoir !
Mais aimer un objet qu'on ne sauroit avoir !
Laure réunit tout, fortune, rang, jeunesse ;
Ta paye et mon emploi, voilà notre richesse.

CHARLES.

Mais n'est-ce pas un peu votre faute ? Pardon :
Des plus rares talens le ciel vous a fait don ;
Pour ce que vous valez, si vous vouliez paroître,
A sa main j'aurois droit de prétendre peut-être,

Et vous seriez ministre, au lieu d'être commis :
Je parle librement, vous me l'avez permis.

FIRMIN.

Vraiment, qui t'entendrait me croirait un génie :
Va, va, bien mieux que toi, mon fils, je m'apprécie.
Je dois quelques talens peut-être à mes travaux,
Et je sais ce qu'il faut savoir dans nos bureaux;
Mais combien ma science à mes yeux est petite !
Quand par hasard je songe aux hommes de mérite
Qui languissent par-tout, par-tout persécutés;
Et par des parvenus lâchement insultés.
Ainsi, pas tant d'orgueil.

CHARLES.

Pas tant de modestie.
Quoi ! ne valez-vous pas mille fois, je vous prie,
Dorival, votre chef., cet homme suffisant,
Qui de l'ancien ministre assidu complaisant,
Faisoit tout, brouilloit tout, disposoit seul des places,
Accumuloit sur lui les pensions, les graces,
Et qui déjà, dit-on, est, je ne sais comment,
Du ministre nouveau l'intime confident ?

FIRMIN.

Eh ! contre Dorival pourquoi cette sortie ?
Sa place, comme il faut, n'est-elle pas remplie ?

CHARLES.

Oui, car fort à propos vous lui portez secours :
Vous ne pouvez nier que presque tous les jours
Vous faites les trois quarts au moins de son ouvrage.

FIRMIN.

Mais réciproquement ainsi l'on se soulage;
Si je fais son ouvrage, il fait souvent le mien.

CHARLES.

Justement; ainsi donc, pour que tout allât bien,
Vous devriez avoir sa place, et lui la vôtre.

FIRMIN.

Outre que je ne veux rien aux dépens d'un autre,
J'ai placé mon bonheur dans mon obscurité.

CHARLES.

Vous devez vos talens à la société.

FIRMIN.

Dans mon petit emploi, je m'acquitte envers elle.

CHARLES.

Non ; si vous méritez une place plus belle,
Vous devez faire tout, afin d'y parvenir.
Tant que vous avez eu l'orgueil de vous tenir
Sous cet ancien ministre, à votre place obscure,
J'ai reconnu cette âme aussi noble que pure
Qui ne sait pas plier au gré d'un protecteur.
Mais Ariste, dit-on, est un homme d'honneur.
Eh quoi ! voulez-vous donc par trop de modestie,
Laiser régner encor l'intrigue et l'ineptie ?
Ariste veut le bien ; de flatteurs obsédé,
Par les honnêtes gens il faut qu'il soit aidé.

FIRMIN.

Ainsi la passion à tes yeux exagère
Les torts de Dorival, les vertus de ton père :
Peut-être Dorival a trop d'ambition
Pour son peu de talens ; il est honnête et bon.
Qu'il fasse son ouvrage, ou qu'il le fasse faire,
L'ouvrage est fait enfin, c'est le point nécessaire ;
Mais valût-il bien moins, vaudrais-je mieux d'ailleurs?
Et les défauts d'autrui nous rendent-ils meilleurs ?
Jusqu'ici satisfait de mon obscure vie,
La fortune jamais n'excita mon envie.
Changerai-je de plan, quand je suis déjà vieux ?
Ma place est au-dessous de moi ; cela vaut mieux
Que si j'étois moi-même au-dessous de ma place.

CHARLES.

Faudroit-il donc qu'à Laure, ô ciel ! je renonçasse ?
Non, j'aime à m'en flatter, comme en notre âge il est
En nos affections quelque rapport secret ;
Eh bien, je franchirai l'odieuse barrière
Qui sépare deux cœurs si bien faits pour se plaire ;
Et ces deux cœurs enfin pourront se rapprocher.

FIRMIN.

Je le vois, de long-tems je ne puis t'empêcher,
Mon fils, de te livrer à ces vaines chimères ;
Au moins, sans écouter les conseils salutaires
De ton meilleur ami, mon fils, n'entreprends rien.
Adieu ; nous poursuivrons ailleurs cet entretien ;
Car l'heure du travail tout en causant s'approche,
Et peut-être on m'attend. Ah ! vous voilà, Laroche ?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LAROCHE.

LAROCHE *(d'un air triste.)*

Moi-même.

FIRMIN.

Qu'avez-vous ?

LAROCHE.

Vous allez au bureau ?
Vous êtes bien heureux ; pour moi, le tems est beau,
Je vais me promener toute la matinée.

FIRMIN.

Quoi ne seriez-vous plus ?...

LAROCHE.

Non, ma place est donnée ;
D'hier au soir, je suis supprimé tout-à-fait.

CHARLES.

Ah, bon Dieu !

LAROCHE.

Pour ma femme encor c'est un secret :
N'allez pas en parler, le coup seroit terrible.
Elle en mourroit au moins ; car elle est si sensible !

CHARLES.

Oh ! nous ne dirons rien.

FIRMIN.

Peut-on savoir pourquoi ?....

LAROCHE.

A-t-on un seul reproche à faire contre moi ?
C'est que, sans vanité, j'en vaut d'autres, je pense,
Pour tenir un registre, une correspondance.
Point de dettes, des mœurs; tous les jours, dieu merci,
Arrivé le premier et le dernier sorti;
Et l'on me congédie.

FIRMIN.

Oh ! je vous rends justice.

CHARLES.

Qui donc a pu vous rendre un si mauvais service ?

LAROCHE.

C'est un trait d'amitié de Dorival.

CHARLES.

Vraiment. ?

LAROCHE.

Sûr : d'un ami je tiens certain renseignement.

FIRMIN.

Mais encor.

LAROCHE.

Dorival est né dans mon village;
Nous sommes tous les deux à-peu-près au même âge.
S'il sait écrire; c'est presqu'à moi qu'il le doit.
Mon oncle étoit alors magister de l'endroit.
C'est par mes soins qu'il a commencé sa carrière.
Je l'ai fait recevoir expéditionnaire
Dans mon premier bureau : pour me récompenser,
Voilà qu'il me renvoye, et cela pour placer
Je ne sais quel parent de Michel, domestique
Du ministre nouveau.

CHARLES.

Voyez la politique !

FIRMIN.

Mais ne pourroit-on pas réparer ce malheur ?

LAROCHE.

Oui, j'ai compté sur vous; je connois votre cœur,
Et je viens tout exprès. Parlons avec franchise :
Ce n'est pas à ma place, entre nous, que je vise;

Je vise à me venger. Ce Dorival si fin
Pour ses supérieurs, si doux, si patelin,
A cru qu'il pouvoit faire impunément offense
A son ami Laroche, homme sans importance ;
Mais je vous prouverai bientôt, cher Dorival,
Qu'un plus petit que nous peut nous faire un grand mal:
Dussé-je pour jamais renoncer à ma place.
En le perdant, il faut que je me satisfasse ;
Autant pour mes amis je suis alerte, actif ;
Quand on m'offense, autant je suis vindicatif.

FIRMIN.

Permettez ; la vengeance à rien du tout n'est bonne ;
Puis, à ses ennemis il faut que l'on pardonne.

LAROCHE.

Pour les ingrats, monsieur, point de compassion ;
Le démasquer, c'est faire une bonne action.
Sa place, et vous savez cela mieux que tout autre,
Pour plus d'une raison, devroit être la vôtre.
Ainsi donc, travaillez ; à force de talens,
Méritez des emplois, vous perdez votre tems.
D'en être digne ou non, bien fou qui s'embarrasse ;
Sachez flatter, ramper, vous aurez une place ;
C'est le plus sûr moyen, c'est celui qu'a choisi
Dorival. Vous voyez comme il a réussi.

FIRMIN.

Mais vous vous abusez sur son compte, peut-être ?

LAROCHE.

M'abuser ! allons donc ; je suis loin de connoître
Les autres hommes, moi ; quant à lui, je le tien ;
Je lis mieux dans son cœur encor que dans le mien :
Dès l'enfance, annonçant tout ce qui devoit être,
Le flatteur s'en alloit rôdant autour du maître ;
Déjà s'appropriant le bien fait par autrui,
Dès-lors, d'ambition brûlant comme aujourd'hui,
Par les plus vils détours comme il cherchoit à plaire !
Tartuffe et patelin, c'étoit son caractère.

Voilà comme il s'est fait le plus brillant état.
Aussi sur les moyens fut-il peu délicat :
N'allez pas croire au moins que je le calomnie ;
De notre ancien ministre on sait assez la vie :
Il est dans le malheur, n'en disons pas de mal ;
Mais comment près de lui se poussa Dorival ?
C'est en faisant métier des plus honteux services ;
Du ministre il servoit les passions, les vices ;
Et ce ministre à peine étoit disgracié,
Par l'ingrat Dorival il étoit oublié.

CHARLES.

Mais comment près d'Ariste, homme d'un vrai mérite,
Peut-il se maintenir ?

LAROCHE.

En faisant l'hypocrite.
La réputation, l'obtient aisément ;
La mériter, est moins facile, franchement.
Mais quoi ! pour réussir, ce point n'importe guère ;
Suivant les gens, il sait changer de caractère ;
Pourvu qu'elle s'accorde avec son intérêt,
Qu'une bonne action se présente, il la fait
Avec la même ardeur qu'il se rendroit coupable
De quelque trait honteux à son but favorable.

CHARLES.

Mais il a de l'esprit, cet Ariste, et bientôt
Il verra bien qu'au fond Dorival n'est qu'un sot.

LAROCHE.

C'est ce qu'il craint. Mais quoi ! de bassesses prodigue,
S'il est foible en talent, il est fort en intrigue.
D'abord, en affectant force occupations,
Il a l'art d'esquiver les conversations.
Il médite d'ailleurs des projets d'importance,
Projets dont, malgré lui, j'ai pleine connoissance.

FIRMIN.

Et quels sont ces projets ?

LAROCHE.

Ariste, en ce moment,

A juste titre, est bien près du gouvernement ;
Pour certaine ambassade, il cherche un galant homme;
A lui, l'on s'en rapporte ; enfin, c'est lui qui nomme.
D'une autre part, sa fille unique a dix-sept ans ;
Sa fortune est immense, et ses traits sont charmans.
Si Dorival, chargé d'un poste d'importance,
Parvient à s'éloigner d'Ariste et de la France,
Avec un secrétaire intelligent, discret,
Sa médiocrité long-tems reste un secret ;
Et supposé qu'enfin il se laisse surprendre,
Qu'importe si d'Ariste il se trouve le gendre ?
Par tromper le ministre il a donc commencé.
Dans la diplomatie il se dit exercé.
La mère du ministre est bavarde, et se pique
Du goût pour les beaux arts; sur-tout pour la musique.
Dorival, en faisant sa partie, a parlé
Charades, madrigaux ; enfin, il s'est mêlé,
Tant mon homme est doué d'une impudence rare,
D'essayer quelques airs, les soirs, sur sa guittare.
Pour la jeune personne, elle a lu des romans ;
Près d'elle, il a joué l'amour, les sentimens :
Le voilà donc chéri dans toute la famille,
Adoré de la mère, estimé de la fille.
Déjà de l'ambassade il est presque certain,
Et de Laure bientôt il demande la main.

CHARLES.

Qu'entends-je ? Dorival oser prétendre à Laure !

LAROCHE.

Sans doute, il y prétend.

CHARLES.

Quoi ! celle que j'adore....

LAROCHE.

Plaît-il ? vous l'adorez ?

FIRMIN.

Il a perdu le sens ;
Ne l'écoutez donc pas.

LAROCHE.

Dieux ! qu'est-ce que j'apprends ?

Permettez ; cet amour qui vous semble un délire,
A d'heureux résultats bientôt peut nous conduire.
Je n'avois pas encor bien mûri mon projet ;
Grace à cet incident, je crois que l'on pourroit...

CHARLES.

Que dit-il ?

LAROCHE.

Dorival est perdu, je l'espère :
Dans son ambition arrêté par le père,
Qu'il soit dans son amour éconduit par le fils.

FIRMIN.

Mais encor....

LAROCHE.

Donnez-moi votre aveu, mes amis,
Et peut-être avant peu, fût-il plus fin encore,
Vous avez l'ambassade, et Charles épouse Laure.

CHARLES.

Qui, moi, l'époux de Laure ?

FIRMIN.

Une ambassade à moi !

LAROCHE.

Vous la méritez mieux que Dorival, je croi.

FIRMIN.

Mais avant de donner des places à quelqu'autre,
Cher Laroche, songez à rentrer dans la vôtre.

CHARLES.

Je vous reconnois-là, toujours entreprenant ;
Ce n'est pas tout, il faut être adroit et prudent ;
En vous berçant ainsi d'espérances légères,
Vous vous attirerez de mauvaises affaires.

LAROCHE.

J'en conviens ; je promets par-delà mon pouvoir ;
Mais tout ce que je vois excite mon espoir ;
On peut tenter d'ailleurs. Intriguer pour mon compte !

Fi donc ! je m'en ferois un scrupule, une honte ;
Mais contre Dorival, pour vous, c'est un plaisir,
Un devoir, et je suis certain de réussir.

FIRMIN.

De réussir ? eh mais, par quels moyens encore ?

LAROCHE.

Comment, par quels moyens ?.... Eh, vraiment, je l'ignore ;
Mais nous en trouverons bientôt.

FIRMIN.

Votre projet.
N'est pas encor bien mûr à ce qu'il me paroît.

LAROCHE.

Enfin, à mon honneur il faudra que j'en sorte ;
Je ne veux pas sur moi que Dorival l'emporte.
Parbleu, j'irai trouver Ariste sans façon ;
On le dit accessible, aussi juste que bon.

CHARLES.

Comment ! vous oseriez...

LAROCHE.

Je ne suis pas timide :
Je parle, et sur-le-champ Ariste se décide :
Dorival est puni comme il l'a mérité,
Et Laroche à son tour jouit de la vengeance ;
Et le voyant ainsi chassé, dans l'indigence,
Ma foi, je sens qu'alors il me fera pitié ;
J'aurai pour lui je crois, des retours d'amitié ;
Il m'a fait bien du mal, je m'en vais le lui rendre :
Qu'il change, et je deviens son ami le plus tendre.

CHARLES.

Que mon amour ne soit pour rien dans ce projet.
Long-tems il a besoin du plus profond secret.
Dorival l'épouser ! Non, le ciel et son père
De cet indigne hymen la sauveront j'espère.
Inspiré par la gloire ensemble et par l'amour,
Peut-être mes talens m'en rendront digne un jour.

Jusque-là, pauvre, obscur, je n'y dois pas prétendre :
Mais pour mon père, ami, l'on peut tout entreprendre.

FIRMIN.

Je ne t'ai point chargé de répondre pour moi.
Laroche, vous avez un bon coeur, je le croi :
Mais vous auriez besoin d'une tête un peu mûre.
Qu'est-ce qu'un tel projet ? Chimère toute pure :
Et le succès fût-il aussi sûr qu'il l'est peu,
Jamais, pour ce beau plan, vous n'auriez mon aveu.
Tous ces postes brillans ne me conviennent guère ;
Et par le sort ainsi que par mon caractère,
Je suis fait, je le sens, pour un état moyen.
Pourquoi vouloir changer, quand on se trouve bien ?
Ne prenez point ceci pour des refus coupables ;
Toujours prêt à servir l'état et mes semblables,
C'est un devoir sacré pour moi que d'accepter
Toutes les fonctions dont je puis m'acquitter ;
Mais on ne viendra pas chercher, je l'espère ;
Et comme je me sens une ame un peu trop fière,
Pour jamais demander par moi-même un emploi,
Je ne veux pas non plus qu'on demande pour moi.
Ne songez donc qu'à vous ; tout le monde vous aime,
Et tous vont s'employer pour vous ce matin même.

LAROCHE.

Ainsi vous refusez mes offres tous les deux.
N'importe, malgré vous, je veux vous rendre heureux.

FIRMIN.

J'entends du bruit ; on vient : c'est Ariste et sa mère ;
Venez, et je saurai vous convaincre, j'espère.....

LAROCHE.

Je sors ; je ne suis pas encor bien préparé ;
Pour lui parler de vous, bientôt je reviendrai.

(Il sort.)

FIRMIN.

C'est un fou ; mais il souffre, et je plains sa misère.

CHARLES.

Charles mérite aussi votre pitié, mon père.

(Il sort avec son père.)

SCÈNE III.

ARISTE ; Mad. DORLIS. *(Ils entrent d'un côté opposé à celui par lequel Firmin et Charles sont sortis.)*

Mad. DORLIS.

QUOI ! toujours travailler du matin jusqu'au soir !

ARISTE.

Mais avant tout, il faut songer à son devoir.
Tranquille dans mes champs, j'étois loin de m'attendre
Que pour être ministre un jour on vînt me prendre.
Dans un tel poste, il faut soi-même s'oublier.
Ce n'est pas trop encor de mon tems tout entier ;
Puis du travail j'ai pris une telle habitude,
Que tout en me jouant, je me livre à l'étude.

Mad. DORLIS.

C'est heureux. Dorival, l'as-tu vu ?

ARISTE.

Pas encor.

Mad. DORLIS.

Conviens donc avec moi que c'est un vrai trésor.

ARISTE.

Eh mais, dans sa partie il paroît fort habile ;
Et lorsque j'arrivai ministre en cette ville,
Ne connoissant encor que mes livres, ma foi,
Rencontrer Dorival fut très-heureux pour moi.

Mad. DORLIS.

C'est qu'il a de l'esprit, de la littérature ;
Qu'il se connoît à tout, en musique, en peinture !

ARISTE.

Et ma fille ?

Mad. DORLIS.

A propos, parlons d'elle, mon fils.
C'est qu'elle à dix-sept ans, je vous en avertis.
Déjà pour Dorival elle a beaucoup d'estime.
Dorival est galant, et son regard s'anime
Quand il est auprès d'elle : allez, je m'y connois ;
Cette estime à l'amour, mon fils, touche de près.

ARISTE.

Mais Dorival, je crois, peut convenir à Laure ;
Je ne puis là-dessus rien prononcer encore :
Mais tout ce que de lui j'ai vu jusqu'à présent,
Annonce de l'esprit, des moeurs et du talent.
Je pensois même à lui pour un poste honorable,
Dans lequel il me faut un homme irréprochable.
Laissez-moi l'éprouver. Si, comme je le croi,
Dorival me paroît digne d'un tel emploi,
Avec plaisir, pour peu qu'il sût plaire à ma fille,
Alors je le verrois entrer dans ma famille.

Mad. DORLIS.

Moi, j'en serois ravie : il est si complaisant !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LAURE.

LAURE.

Ah, mon père ! bonjour.

ARISTE.

C'est toi, ma chère enfant ?
Depuis hier encor, comme elle est embellie !

Mad. DORLIS.

Ah ! point de complimens, mon fils, je vous en prie ;

Car nous n'avons déjà que trop de vanité.
(*Bas à Ariste.*)
N'est-ce pas qu'elle est bien ?

ARISTE (*bas à Mad. Dorlis.*)
Charmante, en vérité.
(*Haut à Laure.*)
Comment te trouves-tu du séjour de la ville ?

LAURE.
Ah ! je dois regretter notre champêtre asyle,
Puisqu'ici, pour vous voir, il faut prendre mon tems.

ARISTE.
Moi, je regrette aussi tous mes bons paysans :
Je riois avec eux. Ma place, je l'espère,
Ne changera pourtant rien à mon caractère,
On peut être ministre, et garder sa gaîté.

Mad. DORLIS.
Pour moi, Paris me semble un séjour enchanté.
Déjà je suis par-tout attendue, annoncée,
Et Dorival a dû m'abonner au Lycée.

LAURE.
A propos, j'ai cru voir en ces lieux, ce matin.....

Mad. DORLIS.
Qui ?

LAURE.
Ce jeune officier.

Mad. DORLIS.
Lequel ?

LAURE.
Charles Firmin.

Mad. DORLIS.
Qui venoit à Strasbourg tous les soirs chez ta tante ?

LAURE.
Qui causoit avec vous ?

Mad. DORLIS.
Figure intéressante !

LAURE.

N'est-ce pas ?

Mad. DORLIS.

Qui fesoit les vers les plus jolis ?

LAURE.

Oh ! oui.

Mad. DORLIS.

Nous le verrons, puisqu'il est à Paris.

ARISTE.

Où donc est Dorival ? Il vient tard, ce me semble.

Mad. DORLIS.

Je l'entends.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, DORIVAL.

DORIVAL (*en saluant tout le monde.*)

ENCHANTÉ de vous trouver ensemble.

ARISTE.

C'est vous ? bonjour.

DORIVAL (*remettant une liasse de papiers à Ariste.*)

Voici l'ouvrage en question :
J'ai cru devoir y joindre une explication.

ARISTE.

Bien vu.

DORIVAL (*remettant un papier à Mad. Dorlis.*)

Je vous ai pris pour la pièce nouvelle
Une loge.

Mad. DORLIS.

Charmant.

DORIVAL (*remettant une brochure à Laure.*)

Puis à mademoiselle
J'apporte ce roman moral.

LAURE.

L'avez-vous lu ?

DORIVAL.

Mais le premier volume, oui, je l'ai parcouru.

LAURE.

Eh bien ?

DORIVAL.

Vous y verrez une scène touchante,
Un père malheureux, une fille méchante ;
Des parens délaissés par des enfans ingrats :
Ce sont de ces forfaits que je ne conçois pas ;
Quelle que soit pour eux notre reconnoissance,
Vaudra-t-elle les soins donnés à notre enfance ?

Mad. DORLIS.

Dans tout ce qu'il vous dit, il met un sentiment.

DORIVAL (*à Ariste.*)

Dans nos bureaux, il manque un chef en ce moment :
La place est importante, et beaucoup y prétendent.

ARISTE.

Vous connoissez les droits de ceux qui la demandent :
Je m'en rapporte à vous. Pesez l'ancienneté,
Le zèle, les talens, sur-tout la probité.
Mais sans doute on attend déjà ma signature :
Je rentre.

DORIVAL.

Et moi, je vais....

ARISTE.

Mais, je vous en conjure....
Revenez promptement, je voudrois vous parler.

DORIVAL.

C'est que j'ai ce matin beaucoup à travailler.

ARISTE.

N'importe, revenez, tenez, je suis sincère ;
Un homme honnête, instruit me seroit nécessaire ;
Vous êtes l'un et l'autre, ou du moins je le crois ;
Et mes projets sur vous peuvent être à-la-fois
Utiles à l'état, utiles à vous-même. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, *hors* ARISTE.

Mad. DORLIS.

Vous n'imaginez pas combien mon fils vous aime.
Adieu, car j'ai de quoi m'occuper, dieu merci.
Nos parens, nos amis doivent souper ici.
On vous verra ?

DORIVAL.

Pour peu que mon tems permette.

Mad. DORLIS.

Mais la fête sans vous ne seroit pas complette;
De la société vous êtes l'ame enfin,
Et Laure pour sa part auroit un vrai chagrin,
Si vous ne veniez pas; j'en réponds.

LAURE.

Moi, ma mère ?
Eh mais, tous les amis de vous et de mon père,
Avec plaisir ici je les vois, j'en conviens;

Mad. DORLIS.

Eh, oui; cela s'entend. Il est tard; allons, viens;
Car c'est moi qui toujours préside à sa parure.

DORIVAL.

Ainsi l'art vient encor embellir la nature:
Comment vous résister ?

Mad. DORLIS.

Il est charmant, charmant!
Il ne sauroit parler sans faire un compliment.

(Elle sort avec Laure; Dorival les conduit jusqu'au fond du théâtre; Michel entre du côté opposé.)

SCÈNE VII.

DORIVAL, MICHEL.

MICHEL.

IL me tardoit qu'enfin madame fut partie.
C'est monsieur Dorival ?

DORIVAL (*le toisant.*)

Oui.

MICHEL.

Monsieur, je vous prie....

DORIVAL.

Eh bien, qu'est-ce que c'est ? Jusqu'ici m'obséder !

MICHEL.

Mais...,

DORIVAL.

Quelque grace encor qu'on vient me demander ?

MICHEL.

Permettez....

DORIVAL.

Rien. Ici je ne puis vous entendre,
Et dans mon cabinet vous pouvez bien m'attendre.

MICHEL.

Vous ne devriez pas aussi mal recevoir....

DORIVAL.

Plaît-il ? Prétendez-vous m'apprendre mon devoir ?

MICHEL.

Point du tout ; je n'ai pas de demande à vous faire ;
Je viens remercier monsieur, tout au contraire.

DORIVAL.

De quoi ?

MICHEL.

D'avoir placé mon neveu.

DORIVAL.

Comment donc ?

MICHEL.

Je ne suis arrivé qu'hier à la maison :
J'étois resté là-bas long-tems après mon maître :
Je n'avois pas l'honneur de vous connoître,
Quand je vous écrivis.

DORIVAL.

Quoi ! vous seriez, monsieur,
Au service d'Ariste ?

MICHEL.

Oui.

DORIVAL.

Voyez quelle erreur !
Michel, valet-de-chambre, homme de confiance. . .
Pardon, mille pardons de mon inconséquence.
Je suis honteux du ton qu'avec vous j'avois pris :
D'honneur, je vous prenois, monsieur, pour un commis.

MICHEL.

Et quand je le serois ?

DORIVAL.

Il faut que je réponde
A tant de gens ! souvent on méconnoît son monde.

MICHEL.

Mais avec tout le monde on doit être poli.

DORIVAL.

Vous avez bien raison ; c'est un moment d'oubli.

MICHEL.

Ce moment-là pour moi n'étoit pas agréable.

DORIVAL.

Je le crois, et je sens combien je suis coupable.

MICHEL.

Allons n'en parlons plus.

DORIVAL.

Je me suis empressé,

D'ailleurs : le cher neveu ! le voilà bien placé.

MICHEL.

Oui ; je viens de le voir : il n'est pas sot, le drôle !

DORIVAL.

Ce jeune homme ira loin ; comptez sur ma parole.

MICHEL.

Il n'écrit pas fort bien ?

DORIVAL.

Pardonnez-moi, pas mal.

MICHEL.

Mais il met l'ortographe.

DORIVAL.

Et c'est le principal.

MICHEL.

Mais sur ma lettre au moins gardez bien le silence ;
Car en partant, monsieur nous fit à tous défense
De rien solliciter. Il est fort singulier.

DORIVAL.

Oui : vous le connoissez ?

MICHEL.

Comme il est familier
Avec ses gens, je sais à fond son caractère,
Et puis vous en donner la connoissance entière.

DORIVAL.

Je le crois ; mais sur lui je ne veux rien savoir ;
Ma règle de conduite, à moi, c'est mon devoir.

MICHEL.

C'est bien dit.

DORIVAL.

Eh bien donc, poursuivez, je vous prie :
Vous dites donc qu'il a quelque bizarrerie ?

MICHEL.

Il est bizarre et bon : son cœur est un trésor.

DORIVAL.

Il est veuf, il est riche, aimable et jeune encor.

Parlons à cœur ouvert ; il doit aimer les dames ?

MICHEL.

Un peu.

DORIVAL.

N'auroit-il pas quelques brûlantes flammes ?

MICHEL.

Cela se pourroit bien ; mais il est si discret !

DORIVAL.

Ah, j'entends ; vous voulez lui garder le secret ?
C'est par un bon motif que je vous interroge ;
Je suis sûr qu'on n'en peut parler qu'avec éloge.

MICHEL.

Oui ; mais dans un faubourg il cherche un logement.

DORIVAL.

Pour qui ?

MICHEL.

Je le saurai. N'en parlez pas, vraiment !

DORIVAL.

Non, mais....

MICHEL.

Comme il étoit galant dans sa jeunesse....

DORIVAL.

Vous lui soupçonneriez encor quelque maîtresse ?

MICHEL.

Je ne dis pas cela ; mais...

DORIVAL.

En bon serviteur,
En tout cas, c'est à vous à cacher son erreur :
Et d'ailleurs c'est peut-être un trait de bienfaisance...
Oh ! moi, par-dessus tout, je hais la médissance ;
Mais nous nous reverrons ; vous ne m'en voulez plus,
Pour ma réception ?... D'honneur, je suis confus.

MICHEL.

Oh, croyez que Michel sait se mettre à sa place.

DORIVAL.

Au rang de vos amis comptez-moi donc, de grace.

MICHEL.

Oh, point du tout; monsieur, je ne suis qu'un valet.

DORIVAL.

Aucune différence entre nous, s'il vous plaît.

(Ils sortent chacun d'un côté.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

DORIVAL, ARISTE.

ARISTE.

SOMMES-NOUS seuls enfin ?

DORIVAL (*déjà embarrassé.*)

Oui.

ARISTE.

Cette conférence,
Pour moi comme pour vous, est de grande importance.
Vos ouvrages de vous m'ont fait penser fort bien ;
Je penserai de même après cet entretien,
Je le crois : répondez sans fausse modestie,
On vous dit fort instruit dans la diplomatie ?

DORIVAL.

J'ai travaillé beaucoup, et peut-être avec fruit ;
Mais je n'oserois pas me dire fort instruit.

ARISTE.

Quels seroient, selon vous, les talens nécessaires
Dans un ambassadeur ?... Voyons.

DORIVAL (*en hésitant.*)

Dans les affaires,
Avant tout, il lui faut de la dextérité.

ARISTE.

Mais qui toujours s'accorde avec la probité.

DORIVAL.

Sans contredit.

ARISTE.

Après ?

DORIVAL.

A la cour étrangère

Près laquelle il réside, il doit chercher à plaire.

ARISTE.

Oui ; mais sans avilir jamais sa dignité ;
Que du gouvernement par lui représenté
Il fasse respecter le nom, le caractère.

DORIVAL.

C'est ce que j'allois dire : il doit d'une ame fière
Soutenir tous ses droits.

ARISTE.

Oui, mais point de hauteur ;
Qu'à la franchise il mêle une aimable douceur,
Que n'oubliant jamais que les hommes sont frères.....

DORIVAL (*achevant la phrase du ministre.*)

Il cherche à prévenir les discordes, les guerres.

ARISTE.

Fort bien : il doit savoir la population
Des différens pays.....

DORIVAL (*continuant.*)

Leur situation,
Les trésors, les moyens que chacun d'eux possède.

ARISTE.

Eh bien donc, supposez qu'en Russie, en Suède,
Vous soyez envoyé ; sur ces gouvernemens,
Sans doute, vous avez quelques renseignemens ?

DORIVAL (*dont l'embarras redouble.*)

Je me suis occupé sur-tout de l'Italie ;
Je connois moins le nord.

ARISTE.

Ha, ha !

DORIVAL.

Je l'étudie.

ARISTE.

Parlons donc du midi.

DORIVAL.

Le pays des Césars

Avoit droit de fixer le premier mes regards :
Des beaux arts, des héros c'est l'antique patrie.
Quels souvenirs touchans pour mon ame attendrie !

ARISTE.

Je le crois : revenons, de grace, à notre objet.

DORIVAL.

Volontiers. Les beaux arts ont un puissant attrait ;
L'observateur y trouve une riche matière.

ARISTE.

Venise à mon esprit vient s'offrir la première.

DORIVAL.

J'ai fait précisément sur Venise un travail
Où j'analyse tout dans le plus grand détail ;
Et je vais.....

(Il veut sortir.)

ARISTE *(le retenant.)*

Un moment.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, MICHEL.

MICHEL *(à Ariste.)*

Pour affaire qui presse,
Quelqu'un veut vous parler en secret.

DORIVAL *(se hâtant de profiter du moment.)*

Je vous laisse.

ARISTE.

Non, restez ; ce monsieur peut attendre, je croi.

DORIVAL.

Eh mais.....

ARISTE.

Notre entretien est plus pressé pour moi.

DORIVAL.

Souffrez que Dorival vous rappelle à vous-même......

MICHEL.

Il n'a, dit-il, qu'un mot d'une importance extrême.

ARISTE.

Dès que je serai seul, revenez, s'il vous plaît.

DORIVAL.

A vous complaire en tout vous me trouverez prêt.
(Il sort.)

ARISTE *(à Michel.)*

Allons, faites entrer.
(Michel ouvre la porte à Laroche, et sort.)

SCÈNE III.

ARISTE, LAROCHE.

LAROCHE *(en faisant force salutations.)*

Au ministre, je pense,
Je fais en ce moment mon humble révérence ?

ARISTE.

A lui-même ; approchez.

LAROCHE.

Pardon ; je viens exprès...
Il s'agit.... permettez... par ma foi, je croyois....
Entre un peu plus hardi. Votre aspect m'embarrasse...
Le respect....

ARISTE *(en souriant.)*

Laissez là votre respect, de grace.
Qui vous amène ici ?

LAROCHE.

L'amour de mon pays :
Oui, je viens vous donner un important avis.

ARISTE.

Parlez.

LAROCHE.

Vous honorez de votre confiance
Un homme sans talent, comme sans conscience.

ARISTE.

Et qui donc ?

LAROCHE.

Dorival.

ARISTE.

Dorival ?

LAROCHE.

En un mot,
Dorival est un homme aussi vil qu'il est sot.
Ecoutez-moi, je vais tracer son caractère.

ARISTE (*sonne.*)

Un moment.

(*A un valet qui entre.*)

Appellez Dorival.

LAROCHE.

Au contraire,
Il ne faut pas qu'il soit présent à l'entretien.

ARISTE.

Oui, c'est là votre avis, mais ce n'est pas le mien;
A moins qu'il ne soit là tout prêt à se défendre,
Contre un homme jamais je ne veux rien entendre.
Quand il sera présent, vous pourrez commencer.

LAROCHE.

C'est qu'il est dangereux par fois de s'avancer...

ARISTE.

Sans preuves; est-ce là ce qui vous embarrasse ?

LAROCHE.

Je ne m'attendois pas à l'accuser en face:
Il est bien fin; n'importe, allons, morbleu, du cœur;

Qu'il vienne, et vous verrez qu'il ne me fait pas peur.

ARISTE.

Bon, nous n'attendrons pas; le voilà qui s'approche.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, DORIVAL.

ARISTE (*à Dorival.*)

Connoissez-vous monsieur?

DORIVAL (*très-troublé.*)

Il s'appelle Laroche.

ARISTE.

Pour lui répondre, exprès je vous fais appeller:
Il vient vous accusser...

(*A Laroche.*)

C'est à vous de parler.

LAROCHE (*après avoir toussé.*)

Vous saurez que je suis son ami dès l'enfance,
Que peut-être il me doit quelque reconnoissance.
Nous avons commencé tous deux, en même tems;
Dans les mêmes bureaux, depuis près de quinze ans,
Tous deux en qualité d'expéditionnaires;
Mais Dorival a fait de brillantes affaires:
J'en suis où j'en étois lorsque j'ai commencé;
Dans ma petite place, ainsi qu'il m'ait laissé;
Que du pauvre Laroche, au milieu de sa gloire,
Long-tems il ait perdu tout-à-fait la mémoire,
C'est fort bien; mais qu'aprés un aussi long oubli,
Il semble ne songer à moi, son vieil ami,
Que pour me renvoyer, sans que je le mérite,
Car je suis supprimé, voilà ce qui m'irrite.
Il n'a pas un seul mot à dire contre nous,
Tandis que moi je dis que, s'il fait avec vous

L'honnête homme aujourd'hui, jadis, tout au contraire,
Il faisoit le frippon, quand il le falloit faire.
Dans le bien fait par vous, s'il vous sert, je répond
Que de l'ancien ministre il étoit le second.
Dans le mal fait par lui ; comme un valet, le traître
Prend ainsi la livrée, et le ton de son maître.
Il est flatteur, ingrat, glorieux et menteur,
Aussi vil protégé qu'insolent protecteur.
Je l'ai vu, jeune encor, compatir à nos peines ;
Mais comme il s'est guéri des foiblesses humaines !
A la plus belle place enfin il est monté,
Et je ne l'en crois pas capable, en vérité.
Seul il fixe les yeux, et fait que l'on oublie
Des hommes de talent, des hommes de génie,
Tels que ce bon Firmin.

ARISTE.

Firmin.... Qu'est-ce que c'est ?
Firmin dans nos bureaux ?

LAROCHE.

Un excellent sujet.

ARISTE.

Un des premiers commis.

LAROCHE.

Un père de famille,
Dont le fils à Strasbourg a connu votre fille.

ARISTE.

Ah ! oui, Charles Firmin ?

LAROCHE.

Un jeune homme d'esprit.

ARISTE (*à Laroche.*)

Poursuivez.

LAROCHE.

Mais c'est tout ; j'en ai bien assez dit.

ARISTE (*à Dorival.*)

Répondez.

DORIVAL.

D'être ingrat on me fait le reproche

A moi ! je me croyois mieux connu de Laroche.
Dans son état obscur, si Laroche est resté,
J'ai manqué de crédit, et non de volonté.
Ma conduite aujourd'hui lui semble criminelle ;
Celui qui m'a connu pendant vingt ans fidèle,
Devoit-il, se hâtant de me trouver des torts,
A me déshonorer employer ses efforts,
Avec l'acharnement et le fiel de la haîne ?
Laroche m'est bien cher, et pour preuve certaine...

LAROCHE.

Et quelle preuve donc ? Me prend-il pour un sot ?

ARISTE.

Tandis que vous parliez il n'a pas dit un mot.

LAROCHE.

J'ai tort.

DORIVAL.

Oui, de Laroche on a donné la place,
Et jamais on n'a moins mérité sa disgrace ;
Mais je croyois, non pas qu'il viendroit m'accuser
Des crimes que l'envie a pu me supposer ;
Mais qu'il viendroit, sans faire une telle incartade,
S'expliquer avec moi, son ancien camarade ;
Et moi, je me faisois d'avance un vrai plaisir
D'aller alors plus loin encor que son désir.
Quand il se verra sûr d'une place honorable,
Me disois-je, pour lui, quel moment agréable !
Cette place de chef enfin dont je parlois,
C'est à mon vieil ami que je la destinois.

LAROCHE.

Une place de chef ? Oh ! je vous remercie.
C'est par mon écriture, et non par mon génie,
Que je vaux quelque chose ; et je crains d'imiter
Ceux qui prennent un poids sans pouvoir le porter,
Pour en charger un autre et s'en donner la gloire.

DORIVAL.

La place te convient, ami ; daigne m'en croire.
[*A Ariste.*]
Il est grand travailleur, exact, plein de bon-sens ;
Il doit donc l'emporter sur tous ses concurrens.
Je laisse dans l'oubli des hommes de mérite,
Vient d'ajouter Laroche, et c'est Firmin, qu'il cite !
Quoiqu'il ait du talent, le choix n'est pas heureux.
D'abord, sa place est bonne ; il mérite bien mieux.
Mais sachez que Firmin est précisément l'homme
Que pour mon successeur je supplierai qu'on nomme,
Si, pour certain projet qu'on me fait pressentir,
De ma place moi-même il me falloit sortir.
Cette place, dit-on, je n'en suis pas capable :
Mon talent, je le sais, est peu recommandable.
Mais comment n'a-t-on pas fait la réflexion
Qu'on tournoit contre vous cette accusation ?
De ma place, en effet, si je suis incapable,
Vous qui me la laissez, vous êtes donc coupable ;
Vous qui, de mes travaux, de mon foible talent,
Avez toujours paru jusqu'ici fort content ?
De notre ancien ministre on me dit le complice.
Devant lui, hautement faisant la guerre au vice,
J'ai dit la vérité, quand mes accusateurs
Etoient peut-être tous au rang de ses flatteurs.
Vingt fois, prêt à quitter ce ministre inhabile,
Je restois, retenu, par l'espoir d'être utile.
Heureux quand je pouvois trouver quelque moyen
D'empêcher quelque mal, de faire quelque bien.
Après l'avoir bravé, quand il étoit en place,
Je l'ai plaint aussi-tôt que j'appris sa disgrace :
Est-ce un crime ? je suis fier de l'avoir commis.
Il m'est dur de te voir parmi mes ennemis,
Cher Laroche ; et pour moi c'est une peine extrême,
Que d'avoir à parler contre un homme que j'aime.
Mais veux-tu l'effacer rends moi ton amitié ;
De ce que j'ai souffert je serai trop payé.

LAROCHE.

Le traître ! . . . . il m'attendrit.

ARISTE (*à Laroche.*)

Qu'avez-vous à répondre ?

LAROCHE.

Moi ? . . . . rien : ce diable d'homme a l'art de me
confondre.

ARISTE.

Ecoutez ; sans relâche attaquer un méchant,
C'est le signe assuré d'un vertueux penchant.
Mais aussi s'obstiner dans une injuste haine,
D'un mauvais caractère est la marque certaine.

DORIVAL.

Non, il ne me hait pas. Son cœur est excellent,
Mais il est vif ; pour vivre, il lui faut son talent.
Il est bien excusable ; il se croyoit sans place :
Moi, j'ai des torts aussi. Souffre que je t'embrasse ;
Qu'il ne soit plus entre nous question de rien.

LAROCHE.

Moi, l'embrasser ! jamais. Dire par quel moyen
Il me trompe et vous trompe aussi, monsieur Ariste,
Je ne le puis encore. N'importe je persiste ;
Point de paix entre nous, qu'il ne soit confondu.

ARISTE.

Moi, de sa probité je reste convaincu ;
A moins que par des faits...

LAROCHE.

Des faits ! mais j'en ai mille.

ARISTE.

Citez-les, prouvez-les.

LAROCHE.

Voilà le difficile ;
Car ils sont si rusés, les flatteurs comme lui !

Jadis il étoit pauvre ; il est riche aujourd'hui.
Eh bien, si je vous dis que sa fortune entière
Lui vient d'avoir porté sa faveur à l'enchère,
Je ne saurai comment prouver le fait cité ;
J'aurai dit cependant la pure vérité.

DORIVAL.

L'accusation part de trop bas pour m'atteindre ;
D'un sévère examen d'ailleurs, qu'aurois-je à craindre?
Ma fortune est le fruit de quinze ans de travaux :
Oui, j'ai su la gagner au prix de mon repos.
Je ne m'en cache pas, elle doit m'être chère :
Elle seule nourrit ma famille et ma mère.

LAROCHE.

Il ment ; je ne sais pas comment vous le prouver ;
Mais il ment.

ARISTE.

Calmez-vous

DORIVAL.

D'honneur, je crois rêver.
Toi me traiter si mal ! Quel est donc ce délire ?
Dois-je de ta colère ou me fâcher ou rire ?
Mais comment s'égayer aux dépens d'un ami
Qui se croit outragé ? Me méconnoître ainsi !
Reviens à toi ; sur-tout, ne laisse pas, de grace,
Échapper par humeur une excellente place.

ARISTE.

A parler franchement, votre obstination
Ne donne pas de vous très-bonne opinion.
Me faut-il joindre ici mon instance à la sienne ?
Ce pauvre Dorival, en honneur, me fait peine.

LAROCHE.

Je ne m'étonne pas qu'il vous ait attendri ;
Moi qui suis contre lui si justement aigri,
Je suis presque tenté de le croire sincère ;
Mais non ; je connois trop à fond son caractère ;

Non, restons ennemis ; près de vous, au surplus,
Je ferois maintenant des efforts superflus.
Mais quoiqu'au dernier point le fourbe m'embarrasse,
Plutôt mourir de faim que lui devoir ma place.
Adieu. *(Il sort.)*

SCÈNE V.

ARISTE, DORIVAL.

ARISTE.

Concevez-vous un tel entêtement ?

DORIVAL.

Oh, nous le calmerons ; c'est un fort bon enfant.

ARISTE.

Il est brusque, étourdi ; mais je le crois honnête.

DORIVAL.

Très-honnête, et tout part d'une mauvaise tête :
Peut-être contre moi quelqu'un l'aura fâché.

ARISTE.

Vous croyez ?

DORIVAL.

Eh.... vraiment, quelqu'ennemi caché...
Car ce pauvre Laroche, il n'est qu'une machine !

ARISTE.

Mais comment.....

DORIVAL.

Tant de gens désirent ma ruine !

ARISTE.

Mais qui soupçonnez-vous d'un semblable dessein ?

DORIVAL.

Ah ! ne le cherchons pas. De penser que Firmin...
Cela seroit affreux ; il en est incapable.

ARISTE.

Je pense comme vous. Il paroît estimable,
Très-modeste sur-tout.

DORIVAL.

Il est modeste aussi.

ARISTE.

Vous le connoissez, vous ?

DORIVAL.

Je le crois mon ami.

ARISTE.

Quel homme est-ce, entre nous ?

DORIVAL.

Firmin est, à bien dire,
Un de ces employés ainsi que j'en désire,
Suppléant à l'esprit par l'application,
Non qu'il soit sans mérite et sans instruction ;
Mais quoi, s'il sait beaucoup, il le fait peu paroître.

ARISTE.

Eh mais, vous me rendez jaloux de le connoître.

DORIVAL.

De vous voir je l'avois déjà sollicité ;
Peut-être il se sent fait pour son obscurité.
Je me charge pourtant...

ARISTE.

Non pas. Je vous rends grace ;
Près de l'homme à talens, Dorival, l'homme en place
Peut faire sans rougir la moitié du chemin ;
Je veux aller moi-même au-devant de Firmin.
Reprenons l'entretien troublé par ce Laroche.

DORIVAL (*embarrassé.*)

C'est qu'il est déjà tard.

ARISTE.

Cependant.

DORIVAL.

L'heure approche

Où vous devez donner audience...

ARISTE (*tirant sa montre.*)

Oui, vraiment.

DORIVAL.

Remettons à demain.

ARISTE.

Soit.

DORIVAL.

Je vais....

ARISTE.

Un moment.

DORIVAL.

Quoi donc ?

ARISTE.

Je puis au moins vous charger d'un ouvrage
Qui demande à-la-fois du talent, du courage.

DORIVAL.

Parlez.

ARISTE.

Par sa mauvaise administration,
L'ancien ministre a mis tout en confusion;
Et malgré cette utile et dure expérience,
Il reste encor par-tout plus d'abus qu'on ne pense,
Il faudroit un mémoire où, sans ménagement,
On dît la vérité même au gouvernement.

DORIVAL.

Eh mais, permettez donc; un écrit de la sorte
Sur vous, sur son auteur peut attirer...

ARISTE.

Qu'importe ?
Jamais, quelque danger que nous puissions prévoir,
Devrons-nous balancer à remplir un devoir?

DORIVAL.

C'est juste.

ARISTE.

C'est à vous de faire cet ouvrage;

Je ne vous en dis pas là-dessus davantage;
Vous connoissez le mal autant et mieux que moi.

DORIVAL.

Et nos intentions sont les mêmes, je crois.

ARISTE.

C'est cela. Le public vous attend, je vous laisse.
Ne perdez pas de tems. Songez que le mal presse;
Que le plus prompt remède en borne les progrès.
(*Ariste sort; Mad. Dorlis entre d'un autre côté.*)

SCÈNE VI.

DORIVAL, Mad. DORLIS.

Mad. DORLIS.

Il est parti; voilà l'instant que j'attendois.
A l'insu de mon fils, il faut que je m'explique.

DORIVAL.

Qu'est-ce donc?

Mad. DORLIS.

Nous ferons ce soir de la musique.
De Laure je voudrois faire briller la voix.

DORIVAL.

Elle chante si bien!

Mad. DORLIS.

Vous vous êtes par fois
Mêlé d'écrire, vous?

DORIVAL.

Mais à qui, je vous prie,
N'est-il pas échappé quelques vers dans sa vie?

Mad. DORLIS.

Eh bien, faites-nous donc pour ce soir un couplet.

DORIVAL.

Une romance ?

Mad. DORLIS.

Bon ; ce genre-là lui plaît.

DORIVAL.

Si le zèle pouvoit suppléer au génie,
Que ma romance auroit de grâce et d'harmonie !

Mad. DORLIS.

J'entends.

DORIVAL.

Et j'ai besoin de ce travail léger.
J'ai passé cette nuit entière à corriger
Des comptes, des rapports.

Mad. DORLIS.

Occupation fade.

DORIVAL.

Je ne sais ; ce matin je suis un peu malade.
Les beaux arts vont bientôt dissiper ma langueur,
Et toi, sainte amitié, baume consolateur.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ROBINEAU.

ROBINEAU (*parlant de la coulisse.*)

PARDI, puisqu'il est là, je puis entrer, peut-être.

Mad. DORLIS.

Qu'est-ce donc ?

ROBINEAU (*en entrant.*)

Ces valets sont plus fiers que leur maître.
C'est monsieur Dorival que je cherche ?

DORIVAL.

C'est moi ?

ROBINEAU.

Que je vous examine. Eh oui, c'est vous ma foi.
Je crois vous voir encor sauter dans le village
A votre tour, allons, fixez bien mon visage.
Je suis un peu changé. Me connoissez-vous ?

DORIVAL.

Non.

ROBINEAU.

Christophe, fils d'André Robineau, vigneron,
Qui jadis épousa la grosse Magdeleine,
De défunt votre aïeul la cousine germaine ?

DORIVAL.

Ah, oui.

ROBINEAU.

Mais on s'embrasse entre parens je croi ?

DORIVAL.

Sans doute, et c'est avec plaisir que je vous voi.

ROBINEAU.

Grand merci.

DORIVAL.

Mais sortons de ce lieu, je vous prie ;
Je ne suis pas chez moi.

Mad. DORLIS.

Point de cérémonie.
Dorival, recevez ici votre parent.

DORIVAL.

Vous me le permettez ? c'est par trop complaisant.
C'est un garçon tout simple, un bon parent que j'aime.

Mad. DORLIS.

Je vous reconnois là.

ROBINEAU.

J'arrive à l'instant même.

DORIVAL.

Fort bien : de quel endroit !

ROBINEAU.

Et pardi, du pays.

Mais c'est un monde entier au moins que ce Paris !
Depuis une heure et plus que j'ai quitté le coche,
Je vais cherchant partout et vous même et Laroche,
Le voisin, vous savez ! Mais je vous trouve enfin,
Et me voilà content.

DORIVAL.

Pour affaires, cousin,
Vous venez à Paris !

ROBINEAU.

Ma foi, je n'en ai qu'une.

DORIVAL.

Et quelle est-elle donc !

ROBINEAU.

Je viens faire fortune.

DORIVAL.

Ha, ha !

ROBINEAU.

C'est un objet assez intéressant.

DORIVAL (*à Mad. Dorlis.*)

Excusez.

Mad. DORLIS.

Il m'amuse.

DORIVAL.

Il est divertissant.

ROBINEAU.

C'est Pierre le roulier qui nous fit la remarque
Qu'à Paris vous aviez bien conduit votre barque.
Quand vous étiez petit, vous étiez si malin !
A coup sûr, disoit-on, il fera son chemin,
Celui-là. Nous savions déja de vos nouvelles ;
Mais, ma foi, pour y croire, elles sembloient trop belles.
Quand tout fut bien prouvé, mon père dit : Mon fils,
Va trouver le cousin Dorival à Paris.

Tu seras bien payé des frais de ton voyage.
Peut-être feras-tu quelque bon mariage.
Je pars, et me voilà. Mais, madame, pardon.
Bon sang ne peut mentir; et voilà la raison
Qui fait que tout mon cœur devant vous se déploie.
Ce cher cousin! je suis si transporté de joie!

Mad. DORLIS.

Rien n'est plus naturel.

ROBINEAU.

En deux mots, s'il vous plaît,
Cousin, faire fortune est un si beau secret!
Vous qui le possédez, donnez-m'en la recette.

DORIVAL.

Sois franc, modeste, honnête, et ta fortune est faite.
Voilà tous mes secrets, cousin, en vérité.
Tout le monde au pays est en bonne santé?

ROBINEAU.

Fort bonne, dieu merci. La famille prospère.
Bertrand vient d'épouser Javotte sa commère.
Sa femme est déjà grosse, et compte bien, cousin,
Que de son nouveau-né vous serez le parrain.
Enfin tout va des mieux, hors votre pauvre mère,
Qui dit qu'il est bien dur d'être dans la misère,
Et d'avoir un enfant riche comme un Crésus.

DORIVAL *bas à Robineau.*

Tais-toi.

Mad. DORLIS.

Que dit-il là?

DORIVAL.

Comment! ces mille écus
Ne sont pas arrivés? Vous me déchirez l'ame?
Eh mais, concevez-vous un tel retard, madame?
Ma pauvre mère, ô ciel! comme elle a dû souffrir!

Mad. DORLIS.

Oui vraiment, je le crois; il faut la secourir.

DORIVAL.

Oui sans doute, il le faut. Il faut que je demande
Au ministre un congé ; la faveur n'est pas grande.
En dix jours je serai de retour du pays.
Elle n'a pas voulu s'établir à Paris ;
Je l'en avois pressée ; elle est fort attachée
Aux lieux de sa naissance.

ROBINEAU.

Elle est donc bien cachée,
Car à Paris, dit-elle, elle vouloit venir ;
Et vous seul au pays sûtes la retenir.

DORIVAL.

Dans tout ce qu'elle veut elle est fort incertaine.
Ce que j'apprends me cause une sensible peine.

Mad. DORLIS.

Je le crois, et je rends justice à votre cœur.
Mais vous aurez bientôt réparé ce malheur.
Votre mère déjà connoît votre tendresse.
Avec votre parent, Dorival, je vous laisse.
Qu'une femme sera fortuné avec vous!
Quiconque est si bon fils, doit être bon époux.
(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

DORIVAL, ROBINEAU.

ROBINEAU.

PARDI, mon cher cousin, votre accueil doux et tendre
Fort agréablement est fait pour me surprendre.
Il est si fier! si fier! ce seroit un hasard
S'il vous reconnoissoit, disoit-on.

DORIVAL *(après s'être bien assuré que Mad. Dorlis est partie.)*

Sot bavard,
Qui nous amène ici ta visite importune?

ROBINEAU.

Je vous l'ai déjà dit, je viens faire fortune.

DORIVAL.

Fortune? l'imbécile!

ROBINEAU.

Eh mais, vous me traitez!...
Je ne suis encor pas fait à vos duretés.

DORIVAL.

Le voilà bien malade; en effet, c'est dommage!
Fainéant, pour Paris, qui laisse son village.

ROBINEAU.

Mais comme en un instant vous changez de façon!
Vous êtes doux d'abord; puis vous prenez un ton!
Il faut du naturel, et vous n'en avez guère.
Et si j'allois par-tout publier la manière
Dont vous me recevez, cousin: à votre coeur
Un semblable récit ne feroit pas honneur.

DORIVAL *effrayé.*

Publier!

ROBINEAU.

Oui vraiment.

DORIVAL.

Garde-toi d'en rien faire.
Va, je te placerai, j'aurai soin de ma mère.
Pour commencer, tu vas avoir un bon emploi.

ROBINEAU.

Passe encor.

DORIVAL.

Mais ailleurs viens causer avec moi.

ROBINEAU.

Écoutez, je voudrois une fortune sûre;
Tâchez de me lancer dans quelque fourniture.

DORIVAL, *à part.*

Au pays renvoyons l'imbécille au plutôt.
(*Haut.*)
Viens, suis-moi; je s'aurai t'employer comme il faut.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

LAROCHE, CHARLES.

LAROCHE.

JE vous cherchois. Eh bien, j'ai tenu ma promesse.
De Dorival je viens de conter la bassesse
Au ministre.

CHARLES.

Vraiment? Et le voilà perdu?

LAROCHE.

Pas tout-à-fait encor; car il m'a répondu
Si bien... Comme un vrai sot, je me suis laissé prendre.
Dorival, affectant un air sensible, tendre,
Prétend absolument que je rentre au bureau
En qualité de chef.

CHARLES.

Comment! mais c'est fort beau.

LAROCHE.

De places et d'argent je le savois avide;
Je ne le croyois pas si méchant, si perfide.
Ces marques d'amitié, grimaces d'un coeur faux.
Oh! je n'ai pas été dupe de ses grands mots,
Et j'ai refusé net.

CHARLES.

Ainsi voilà mon père
Encor au même point?

LAROCHE.

Oui; mais laissez-moi faire.

CHARLES.

Pour moi, toujours épris de cet objet si cher,
Je me suis obstiné par-tout à la chercher.
J'espérois qu'au jardin elle pourroit descendre;
Et c'est-là qu'inspiré par l'amour le plus tendre,
J'ai fait quelques couplets.

LAROCHE.

Fort bien, faites des vers,
Tandis que, ranimé par ce premier revers,
Je vais sur nouveaux frais me mettre à sa poursuite.
Il se trompe bien fort, s'il croit en être quitte.

CHARLES.

De semblables moyens pour nous sont-ils bien faits?
Laissons ce malheureux vivre et ramper en paix
Et de ce qu'il obtient par ses détours insignes,
A force de vertus, sachons nous rendre dignes.

LAROCHE.

Foiblesse, préjugé, qu'une telle fierté:
Voulez-vous voir enfin régner la probité?
Tout se fait ici-bas par cabale et par brigue;
Pour les honnêtes gens, souffrez donc qu'on intrigue.
Dans tout ceci, d'ailleurs, vous n'avez rien à voir;
Cultivez vos talens, je les ferai valoir.
Moi, j'en fais mon affaire.

CHARLES.

Oui; mais de la prudence!
Vous avez ce matin fait une inconséquence;

LAROCHE.

Et ce n'est pas la seule encor que je ferai,
Peut-être; je le sais: mais quoi! j'y reviendrai
Si souvent, qu'à le perdre il faut que je parvienne.
Je fus long-tems sa dupe; il faut qu'il soit la mienne.
Laissons faire le fourbe, et nous passons bientôt,
Moi, pour un scélérat, et Firmin, pour un sot.

CHARLES.

On vient.

LAROCHE.

C'est Dorival.

CHARLES.

Ah! fuyons sa présence;
Retournons au jardin achever ma romance.
(*Il sort.*)

LAROCHE *seul.*

Sortons aussi; courons préparer nos desseins....
Restons plutôt; le fat croiroit que je le crains.

SCÈNE II.

DORIVAL, LAROCHE.

DORIVAL.

Ah! c'est monsieur Laroche?

LAROCHE.

Oui, monsieur, c'est lui-même.

DORIVAL.

Bien confus.

LAROCHE.

Mais pas trop.

DORIVAL.

Votre colère extrême
Contre moi n'a pas eu très-grand succès pourtant.

LAROCHE.

Il faut s'en consoler.

DORIVAL.

Tout en vous résistant,

Je gémissois pour vous de cette humeur fantasque. . .

LAROCHE.

Ariste n'est plus là ; tu peux lever le masque.

DORIVAL.

Plaît-il ?

LAROCHE.

Soit insolent en toute liberté.

DORIVAL.

Comment ?

LAROCHE.

Te voilà fier de l'avoir emporté.

DORIVAL.

Vous êtes en effet à tel point redoutable,
Qu'on doit être bien fier d'un triomphe semblable.

LAROCHE.

Si pour vous, ce matin, je fus peu dangereux,
Formé par vos leçons, un jour je ferai mieux.

DORIVAL.

Quoi ! de me nuire encor conservez-vous l'envie ?

LAROCHE.

Mais, pour un coup perdu, quitte-t-on la partie ?

DORIVAL.

Au bon homme Firmin, te voilà donc lié.

LAROCHE.

A tes travaux souvent il est associé.

DORIVAL.

Combien t'a-t-il promis pour ce bel assemblage ?

LAROCHE.

Combien lui donnes-tu pour faire ton ouvrage ?

DORIVAL.

Prends garde ; je pourrois te faire un mauvais sort.

LAROCHE.

Prends garde ; se fâcher, c'est prouver qu'on à tort.

DORIVAL.

Je devrois en effet rire de sa démence.

LAROCHE.

D'un indigne ennemi vous bravez l'impuissance,
Et je vais méditant de plus habiles coups,
Travailler à me rendre enfin digne de vous.
Adieu. *(Il sort.)*

SCÈNE III.

DORIVAL *seul.*

L'ON veut porter Firmin à l'ambassade :
Oh ! vous ne l'avez pas encor, mon camarade.
Mais Firmin jusqu'ici fut si bien avec moi.
C'est son fils ; il est jeune ; il fait des vers, je croi.
Et ce Laroche encor est là qui les excite.
Je ne puis le nier, Firmin a du mérite ;
Si jamais ils en font un homme ambitieux,
Personne ne sera pour moi plus dangereux.
Il faut les prévenir.... Quel embarras extrême !
Ce Firmin et son fils me sont, à l'instant même,
Nécessaires tous deux, pour hâter mes projets ;
Servons nous-en d'abord, et nous verrons après.

SCÈNE IV.

DORIVAL, FIRMIN.

DORIVAL.

AH ! vous voilà? j'allois chez vous, mon cher confrère.

FIRMIN.

Chez moi !

DORIVAL.

Pour vous parler....

FIRMIN.

De quoi ?

DORIVAL.

D'une misère ;
J'avois vraiment besoin de vous voir, cher Firmin :
On vouloit nous brouiller.

FIRMIN.

Nous !

DORIVAL.

Le fait est certain.
Soyez franc. Vains efforts, ou du moins, je l'espère ;
Mon amitié pour vous, grace au ciel, est sincère.
Aussi, quand ce matin Laroche, en étourdi,
M'accusa, Dorival se montra votre ami.

FIRMIN.

Quoi ! Laroche....

DORIVAL.

Il m'a fait la plus affreuse scène.

FIRMIN.

Il se voit sans état : vous concevez sa peine.

DORIVAL.

C'est un ingrat ! Après ce que pour lui j'ai fait,
C'étoit pour vous servir, dit-il, qu'il agissoit.
Il vous servoit fort mal, en cherchant à me nuire ;
Vous rendre heureux, voilà tout ce que je désire.
Mais comme je connois bien mieux que lui vos goûts,
J'avois déjà formé certains projets sur vous.
Je le sais, le fracas des bureaux vous ennuie,
Et de Paris enfin vous n'aimez pas la vie.
Vous serez satisfait de mes arrangemens,

Je vous assurerai de bons appointemens,
Ainsi, sur votre sort aucune inquiétude.
Cependant vous vivrez dans quelque solitude,
Moi, je vous enverrai de l'ouvrage là-bas.
Vous aimez le travail, vous n'en manquerez pas.

FIRMIN.

Mais comment !

DORIVAL.

Ce projet n'est encor qu'en idée;
La chose de long-tems ne sera décidée.
Heureux qui vit aux champs! Pour ma part, je gémis
De me voir retenu par ma place à Paris,
Esclave du grand monde, en but à l'injustice.
Aussi d'un bon parent j'ai cru remplir l'office,
Tantôt en renvoyant sans délais au pays,
Un cousin qui vouloit s'établir à Paris.
Cher cousin! J'ai payé les frais de son voyage;
Ne vaut-il pas bien mieux vivre obscur au village,
Que végéter ici.....

FIRMIN.

Comme vous, je le croi.
Quel motif, s'il vous plaît, vous conduisoit chez moi?

DORIVAL.

Mais des vrais sentimens d'un confrère que j'aime;
Avant tout, je voulois m'assurer par moi-même.
Puis, vous m'avez aidé déjà plus d'une fois.
Je suis loin de cacher tout ce que je vous dois.
Pour correspondre à tout, ma place est si cruelle!....
L'organisation de mes travaux est telle....
Pour y suffire, il faut ma tête en vérité.
Vous êtes bien content du ministre?

FIRMIN.

Enchanté.

DORIVAL.

C'est-là ce qui s'appelle un ministre capable!
Ma foi, sans lui le mal étoit irréparable.

Tout n'est pas bien encor ; je lui disois tantôt :
Voulez-vous qu'avant peu tout marche comme il faut ;
Que présenté par vous, un mémoire sévère
Trace au gouvernement ce qui lui reste à faire ?
Dans nos projets, il est entré fort vivement,
Et veut que cet écrit soit fait incessamment.
Il m'en avoit chargé ; mais le détail immense
De ma place.... D'honneur, je frémis, quand j'y pense.

FIRMIN.

Et sur moi, vous comptez, n'est-ce pas ?

DORIVAL.

Oui, ma foi.

FIRMIN.

Vous ne pouviez pas mieux vous adresser qu'à moi.

DORIVAL.

Je le sais.

FIRMIN.

Des erreurs de l'ancien ministère,
Long-tems dans nos bureaux le témoin oculaire,
Au lieu de me borner à d'impuissans regrets,
Confiant au papier mes chagrins, mes projets,
Je me trouve avoir fait dès long-tems votre ouvrage.
Je ne prévoyois pas quel en seroit l'usage ;
Mais n'importe, au milieu de mon affliction,
Ce travail me servoit de consolation.

DORIVAL.

Quoi, vraiment ?

FIRMIN.

Voulez-vous que je vous abandonne
Mes papiers ?

DORIVAL.

Volontiers. La rencontre est fort bonne.

FIRMIN.

Ils sont en mauvais ordre.

DORIVAL.

Et mais c'est bien le moins

Que pour les arranger je prenne quelques soins;
Dès ce soir le ministre aura notre mémoire,
Et je vous nommerai; vous en aurez la gloire.

FIRMIN.

De ce point, entre nous, je suis peu curieux.
Etre utile, voilà l'objet de tous mes vœux.

DORIVAL.

Digne et brave Firmin, personne n'apprécie
Mieux que moi vos talens et votre modestie.
Ah, ça, vous allez donc m'apporter....

FIRMIN.

A l'instant.
Attendez-moi; je vais...

DORIVAL.

Allez, je vous attends.

FIRMIN.

Mon fils que j'apperçois vous tiendra compagnie;
Mais avec lui, gardez le secret, je vous prie.

DORIVAL.

Hé pourquoi?

FIRMIN.

Pour raison.

DORIVAL.

Vous le voulez? Fort bien;
Cela me coûtera, mais je ne dirai rien.

(Firmin sort.)

DORIVAL *seul.*

Pauvre homme! il craint, je crois, que son fils ne le gronde.

SCÈNE V.

CHARLES, DORIVAL

CHARLES *relisant un papier qu'il tient à sa main.*

ENcor ce Dorival! *(Il veut sortir.)*

DORIVAL *le retenant.*

Pourquoi donc fuir le monde?
Ainsi, mon jeune ami?.....

CHARLES.

Monsieur.... Quel contre-tems!

DORIVAL.

Je brûlois de vous voir, mon cher, depuis long-tems:
Comment gouvernons-nous les vers, la poésie?
Le cher Firmin, je crois, un peu nous contrarie.
Il a tort; vous avez un vrai talent déjà.
Si vous étiez connu? Mais quoi! cela viendra;
Et je parlois de vous encor ce matin même,
A la mère d'Ariste: oui, déjà l'on vous aime
Sur ce que j'en ai dit.

CHARLES.

A quelle occasion?

DORIVAL.

Au bel esprit elle a quelque prétention;
Je ne sais trop pourquoi.... Pour son fils, on la flatte;
Si de quelque manière adroite et délicate
Vous lui faisiez la cour? Moi, je vous cherche exprès;
Elle m'a, pour ce soir, demandé des couplets.
Or, j'ai fait dans mon tems quelques pièces légères;
Mais mon esprit s'est bien rouillé dans les affaires;
Si c'étoit non pas moi, mais vous qui les fissiez,

Cela seroit charmant. Vous me les confiez ;
Je les lis, on en est charmé, l'on m'interroge ;
Moi je nomme l'auteur en faisant votre éloge ;
Nous applaudissons tous à vos talens connus,
Et bientôt nous comptons un poëte de plus,
Fameux par ses écrits, ainsi que par ses armes.

CHARLES.

Un pareil avenir, sans doute, a bien des charmes.

DORIVAL.

Voilà pourtant le sort qui vous est réservé.

CHARLES *à part.*

Il me flatte ; le fait ne m'est que trop prouvé.
Mais que de la louange on sait mal se défendre !
Malgré moi, je suis prêt à me laisser surprendre.
(*Haut.*)
Il faut donc pour ce soir....

DORIVAL.

Un rien, une chanson,
Où vous pourriez glisser sans affectation
Quelques traits délicats à la gloire d'Ariste.

CHARLES.

Que d'un ministre moi je sois panégiriste !
Jamais : d'un vrai poëte ayons la dignité ;
Quand il s'adresse aux grands, quoique bien mérité,
Tout éloge est suspect et sent la flatterie.

DORIVAL.

D'un enfant d'Apollon voilà bien le génie ;
Point de louanges, non ; quelques jolis couplets
D'amour, de sentimens ?

CHARLES (*regardant son papier.*)

Lorsque je les ai faits,
Croyois-je que sitôt ils seroient vus de Laure ?

DORIVAL.

Comment ! ce sont des vers ?

CHARLES.

Oh, bien foibles encore.

DORIVAL.

Eh, qu'importe ? Bon Dieu ! voilà tout ce qu'il faut.
Donnez, vous en aurez des nouvelles bientôt.
Une romance, au fond, est de peu d'importance ;
Mais ces riens-là souvent font plus que l'on ne pense ;
Des femmes par ces riens on gouverne l'esprit,
Et les femmes toujours ont eu tant de crédit !
Donnez .... Vous refusez ? vous en êtes le maître.
Ecoutez, j'aspirois à vous faire connoître ;
Vous ne le voulez pas ? gardez donc vos couplets :
C'étoit pour vous servir, au fond, que j'agissois.

CHARLES (*hésitant.*)

Mais .....

DORIVAL.

Quoi ! je n'entends rien aux façons que vous faites.

CHARLES.

Je ne sais si je dois......

DORIVAL (*lui arrachant presque le papier.*)

Pauvre enfant que vous êtes !
Donnez cela ; je veux vous servir, malgré vous ;
Votre père bientôt consentant à vos goûts....
Mais je l'entends.

(*Il serre le papier dans sa poche droite.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, FIRMIN.

FIRMIN (*à Dorival, en lui remettant des papiers.*)

Tenez. Chut.

DORIVAL (*serrant les papiers dans sa poche gauche.*)

Je saurai me taire.

CHARLES (*à part.*)

Ai-je eu tort? De mes vers, au fond, que peut-il faire?

DORIVAL.

Vous m'avez fait passer un quart-d'heure bien doux,
Mes chers amis.... Mais quoi! l'on s'oublie avec vous.
Le ministre m'attend, à regret, je vous quitte:
Toujours on gagne à voir des hommes de mérite.
(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

FIRMIN, CHARLES.

FIRMIN.

Eh bien, voilà cet homme intrigant, suivant toi;
Personne plus que lui ne s'intéresse à moi.

CHARLES.

Peut-être vous m'allez accuser de folie;
Mais plus il vous caresse, et plus je m'en défie.
Auprès de vous il prend un ton sensible, doux;
Il veux vous perdre, ou bien il a besoin de vous.

FIRMIN.

Pourquoi donc, à ce point, pousser la méfiance?
Va, crois-en ma tendresse et mon expérience;
Dussent-ils triompher, mon fils, à nos dépens,
Le plus tard que l'on peut, il faut croire aux méchans.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LAROCHE.

LAROCHE.

Ah! vous voilà, Firmin? ma joie en est extrême;

Ariste veut vous voir....

CHARLES.

Mon père ?

FIRMIN.

Moi ?

LAROCHE.

Vous-même.

J'ai bien vu, lorsque j'ai prononcé votre nom,
Que d'Ariste il fixoit déjà l'attention ;
Pour Dorival, de peur à ce nom il frissonne.
A quelque chose au moins ma démarche est donc bonne.

CHARLES.

Vous voilà donc connu malgré vous : quel bonheur !

FIRMIN.

Oh ! tu me vois déjà ministre, ambassadeur.
Ariste veut me voir pour moins que rien peut-être.

LAROCHE.

Non ; sur ce que j'ai dit, il veut vous mieux connoître.
Ce n'est pas tout encor ; peut-être Dorival,
D'après ce que je sais, touche au terme fatal.
C'est une horreur... suffit. Ariste, tout-à-l'heure,
Pour vous voir, envoyoit jusqu'en votre demeure.
On a dit au bureau que vous étiez ici ;
Sans doute il va venir ; et, tenez, le voici.]

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ARISTE.

(Laroche se retire au fond du théâtre et écoute avec la plus grande attention.)

ARISTE.

MONSIEUR Firmin, j'ai vu de vous plusieurs ouvrages

Qui m'ont paru remplis des projets les plus sages ;
Par-tout d'ailleurs j'apprends que vous êtes cité
Pour votre modestie et votre probité.
Les hommes comme vous me sont bien nécessaires ;
Je viens donc réclamer vos secours, vos lumières,
Pour m'aider dans le poste à mes soins confié.
Voulez-vous m'accorder, Firmin, votre amitié ?

FIRMIN.

Je suis honteux et fier de tant de confiance,
Et j'accepte votre offre avec reconnoissance ;
Mais je crains qu'on ne m'ait un peu trop exalté.

CHARLES.

Monsieur, on vous a dit la pure vérité ;
De grace, sur ce point, n'en croyez pas mon père.

FIRMIN.

Vous, mon fils, vantez moins un mérite ordinaire.

ARISTE.

Voilà donc votre fils ?

FIRMIN.

Oui.

ARISTE.

Ce Charles Firmin.
Dont ma mère et ma fille encore ce matin
M'ont parlé ?

CHARLES.

Votre mère et la charmante Laure
De Charles ont daigné se souvenir encore.

ARISTE.

Elles m'ont fait de vous un rapport bien flatteur.

CHARLES.

Puissé-je mériter leur estime, monsieur !

ARISTE.

Aussi, je veux lier une amitié sincère,

Bon jeune homme, avec vous, comme avec votre
père.
S'il est de mon devoir, Firmin, de vous chercher,
Il est du vôtre aussi de ne vous point cacher.
Laissez à l'être nul sa honteuse inertie :
L'homme à talent, monsieur, qui chérit sa patrie,
Au ministre lui-même ose se présenter,
Et brigue les emplois qu'il croit bien mériter ;
Le méchant et le sot, l'un vain, l'autre hypocrite,
Sont toujours là, vantant leur prétendu mérite :
Et comment discerner les vertus, les talens,
S'ils ne s'opposent pas à leurs vils concurrens ?
Du bien qu'on ne fait pas, du mal qu'on laisse faire,
Songez qu'on est coupable.

CHARLES.

Entendez-vous, mon père ?

ARISTE.

Oui, monsieur, lorsqu'au vice il laisse un libre
champ,
L'honnête homme devient complice du méchant.

FIRMIN.

Offrez-moi, les moyens de servir ma patrie ;
L'occasion par moi sera bientôt saisie.

ARISTE.

Et je n'en veux pas plus. Pour nous connoître mieux,
Chez moi venez souper aujourd'hui tous les deux ;
Nous aurons une aimable et bonne compagnie,
Mes parens, mes amis, gens sans cérémonie.
Ma mère à qui mon rang n'a pas donné d'orgueil
Vous fera, j'en réponds, le plus aimable accueil.

FIRMIN.

Nous acceptons l'honneur que vous voulez nous faire.

ARISTE.

Et vous serez de moi satisfaits, je l'espère.

CHARLES (*à part.*)

Je pourrai donc la voir !

LAROCHE (*à part.*)

Ceci ne va pas mal :
L'instant est favorable, attaquons Dorival.
(*A Ariste en s'avançant.*)
A l'honnête homme ainsi vous rendez donc justice ?
Il s'agit maintenant de démasquer le vice.
Puisque j'ai le bonheur ici de vous trouver,
Je reprends mon discours, et je veux vous prouver...
Dorival ce matin, m'a coupé la parole ;
En l'accusant aussi, moi, j'ai fait une école.
La vérité pourtant, c'est que j'avois raison.
Vous demandiez des faits tantôt. J'en ai.

ARISTE.

Quoi donc ?

LAROCHE.

Cet homme qui soutient sa famille et sa mère,
Il vient de recevoir d'une belle manière
Un cousin qui venoit tout bonnement chez lui,
Pour un petit emploi, réclamer son appui.
Comme un mauvais sujet, l'hypocrite le chasse.
Doutez encor qu'il soit au-dessous de sa place !
Mais de son mauvais cœur soyez bien convaincu.
Sa pauvre mère encor...

FIRMIN.

Il vous est mal connu :
Ce parent qu'il renvoye aux champs, en homme sage,
Comblé de ses bienfaits, retourne à son village.

ARISTE.

Avec lui Dorival s'est comporté fort bien.

LAROCHE.

Comment ?

ARISTE.

Ma mère étoit présente à l'entretien.

FIRMIN.

Laroche, écoutez moins vos projets de vengeance.

LAROCHE.

Ferme ; de Dorival prenez bien la défense.

FIRMIN.

Il est absent je dois être son défenseur.

ARISTE.

Dans mon esprit, Firmin, ce trait vous fait honneur ;
Et Dorival tantôt se comporta de même
A votre égard ; pour moi, c'est un bonheur extrême
D'honnêtes gens ainsi de me voir entourré.
(à Laroche.)
Pour vous, de Dorival l'ennemi déclaré,
On vous dit bon, sensible, et j'ai peine à le croire ;
Ce que j'ai vu de vous n'est pas à votre gloire.

LAROCHE.

J'enrage. . . . . Taisons-nous.

ARISTE.

Quant au cher Dorival,
Je l'aime d'autant plus qu'on en dit plus de mal.
Sur lui, je sais déjà les projets de ma mère.

CHARLES.

Comment !

ARISTE.

Ils ne sont pas éloignés de me plaire.
Et j'en ai d'autres, moi, sur vous comme sur lui,
Que je vous confierai, Firmin, dès aujourd'hui.
Je sors. Ne tardez pas à venir, je vous prie.
Charles, vous cultivez, dit-on, la poésie :
Ma mère, ce matin, m'a vanté vos talens.
Je veux mêler aux siens mes applaudissemens.
Vous nous lirez vos vers ; et soyez sûr qu'Ariste
Aime les arts au moins, s'il n'est lui-même artiste.
Sans adieu, mes amis. *(Il sort.)*

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, *hors* ARISTE.

CHARLES.

JE pourrai lui parler.
Les projets de sa mère, ô ciel! me font trembler.
Je vois qu'à Dorival sa main est destinée.

FIRMIN.

Voilà, je crois, mon fils, une heureuse journée.

LAROCHE.

Oui, pour vous; mais pour moi?

FIRMIN.

Ne vous affligez pas;
J'espère vous tirer d'un aussi mauvais pas.
(A son fils.)
Devant Ariste au moins, mon fils, de la prudence.

CHARLES.

Mais vous, mon père, aussi trêve à votre indolence.

FIRMIN.

Bien; c'est lui qui me prêche.

CHARLES.

Eh, n'ai-je pas raison?

FIRMIN.

Que son exemple au moins te serve de leçon.
Je sors. Sous un quart-d'heure ici je viens te prendre,
(A Laroche.)
Croyez que, dès ce soir, si l'on daigne m'entendre,
(A son fils.)
Tout va se réparer.. Attends-moi dans ces lieux.

SCÈNE XI.

LAROCHE, CHARLES.

LAROCHE.

Eh bien, qu'en dites-vous? Suis-je assez malheureux?
Firmin qui le défend ! C'est d'une étourderie !

CHARLES.

Ami, j'ai rejeté tantôt votre industrie ;
Je l'implore à présent. Il n'est que trop certain
Qu'à ce vil Dorival on destine sa main.
Je ne mérite pas d'être l'époux de Laure.
Mais Dorival en est bien plus indigne encore.

LAROCHE.

Croyez-vous donc avoir besoin de m'exciter,
Moi, que pour Dorival on vient de maltraîter ?
Ecoutez-moi ; je sais qu'Ariste, en ce lieu-même,
D'un ouvrage important, difficile à l'extrême,
Et très-pressé d'ailleurs, a chargé Dorival.
Il ne le fera pas, ou le fera fort mal.
Son incapacité dès-lors est découverte.
Malgré son ton mielleux, tous désirent sa perte.
Aucun ne l'aidera, tant il est détesté !

CHARLES.

J'empêcherai mon père aussi de mon côté....
Je vois dans quel dessein il a pris ma romance.
Osera-t-il s'en dire auteur en ma présence ?

LAROCHE.

Regagnons le jardin. S'il me voit avec vous,
Tout est perdu. Voyons à frapper les grands coups.
Oh ! vous n'en êtes pas où vous croyez en être,
Mon ami Dorival. Vous vous dites mon maître :
Votre écolier se forme. Avant la fin du jour,
Il pourra vous donner des leçons à son tour.

(Ils sortent.)

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

Mad. DORLIS, LAURE.

Mad. DORLIS.

OUI, Laure, il faut, avant que notre monde vienne,
Sur un point important que je vous entretienne.
Dites, que pensez-vous de Dorival ?

LAURE.

Qui, moi ?

Mad. DORLIS.

Vous.

LAURE.

C'est un homme aimable, honnête, je le croi.

Mad. DORLIS.

Fort bien. J'aime à vous voir penser ainsi, ma chère ;
Car, si vous écoutez moi-même et votre père,
Dorival, avant peu, deviendra votre époux.

LAURE.

Mon époux ! Pour ce choix je m'en rapporte à vous.
Mais, vous me gronderez d'un semblable caprice,
Cet homme que j'estime, à qui je rends justice...
Si je pense qu'il doit m'épouser, malgré moi
J'éprouve au fond du cœur une espèce d'effroi.
C'est une répugnance injuste autant qu'extrême.
Je crois que je le crains bien plus que je ne l'aime.

Mad. DORLIS.

Va, je sais ce que c'est qu'une telle frayeur.

LAURE.

Mais.....

Mad. DORLIS.

Effet d'une aimable et timide pudeur.
Comme toi, n'ai-je pas été jeune, ma fille ?
Cette homme-là d'abord convient à ta famille.
Esprit universel, plein de goût, bon ami,
Si prévenant ! Par-tout on se l'arrache aussi.
S'il n'étoit inquiet sur le sort de sa mère,
Il m'avoit bien promis, pour ce soir, de te faire
Une romance. Il sait, pour mieux te plaire en tout,
Dans les moindres objets étudier ton goût.
Mais je l'entends. Jamais il ne se fait attendre.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, DORIVAL.

DORIVAL *remettant la chanson à Mad. Dorlis.*

Vous m'aviez demandé quelque chanson bien tendre ?
J'ai fait ce que j'ai pu, madame, et la voilà.

Mad. DORLIS.

Quoi ! vous nous l'apportez, cher Dorival, déjà ?
Je craignois qu'accablé de la triste nouvelle....

DORIVAL.

Quelle ?

Mad. DORLIS.

Sur votre mère ?...

DORIVAL.

Oui ; mais j'ai reçu d'elle
Une lettre ce soir.... une lettre où j'apprends
Qu'enfin elle a touché....

Mad. DORLIS.

Bon, ces trois mille francs ?

DORIVAL.

Pouvois-je sans cela.... Grace au ciel, je respire!
Le désir de vous plaire a repris son empire,
Et j'ai fait les couplet que je viens vous offrir.

Mad. DORLIS.

Si tu l'avois vu, Laure, il t'auroit fait souffrir.
C'est-là que de son coeur j'ai senti l'excellence.
Sans la connoître aussi, j'aime votre romance.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ARISTE.

ARISTE.

DORIVAL avec vous! Vous me le dérangez.
De quelque bagatelle encor vous le chargez?

Mad. DORLIS.

Voilà mon fils. D'abord il se met en colère.

ARISTE.

Cet ouvrage important et pressé qu'il doit faire?

DORIVAL *remettant le mémoire à Ariste.*

Il est fait; le voici.

ARISTE.

Déjà!

DORIVAL.

Croyez au moins
Qu'à cet écrit j'ai mis et mon tems et mes soins.

ARISTE.

Mais comment?

DORIVAL.

Les erreurs de l'ancien ministère

M'ont causé trop souvent une douleur amère.......
Mes regrets n'ont été ni stériles ni vains.
Au papier confiant mes projets, mes chagrins....
Je me trouve avoir fait dès long-tems cet ouvrage ;
Et de le publier j'aurois eu le courage . . . .
Quand le gouvernement enfin, mieux éclairé,
Vous choisit, et le mal fut bientôt réparé ;
Il se trouve aujourd'hui qu'on peut en faire usage ;
Il s'agissoit de mettre en ordre chaque page ;
C'étoit, vous le sentez, l'affaire d'un instant.

Mad. DORLIS.

Eh bien, mon fils, je crois que vous êtes content :
Ainsi vous vous trouvez tous deux d'intelligence ;
Ce que vous demandez, il l'avoit fait d'avance.

ARISTE.

Je vois, avec plaisir, que nous nous entendons.
Donnez, et dès ce soir, mon cher, nous l'enverrons.

(Ici Laure s'assied près du métier de tapissier et travaille. Madame Dorlis s'assied auprès d'elle, et lit sa romance.)

DORIVAL *(à part.)*

Bon. Tâchons d'éloigner ce Firmin qui me gêne
(Haut à Ariste.)
Maintenant. Excusez, je le dis avec peine ;
Mais je crains que tantôt cette accusation
De Laroche sur vous n'ait fait impression.

ARISTE.

Point du tout.

DORIVAL.

Je l'ai craint. D'après ce qui se passe,
Je vois que ce Laroche avoit promis ma place.
J'ai fait le plus grand cas jusqu'ici de Firmin ;
Mais pour moi je commence à le croire un peu fin.

ARISTE.

Eh mais, vous me vantiez tantôt sa bonhomie ?

DORIVAL.

Mais à ces bonnes gens faut-il que l'on se fie ?
De pièges, d'ennemis je suis environné.

ARISTE.

C'est à tort que Firmin par vous est soupçonné,
J'en réponds.

DORIVAL.

Comme vous j'aimerois à le croire.

ARISTE.

De Laroche en effet l'ingratitude noire
Est faite pour vous rendre à ce point ombrageux :
Mais s'il vous reste encor quelque doute odieux
Sur Firmin, à l'instant, de votre erreur extrême
Vous sortirez.

DORIVAL.

Comment ?

ARISTE.

Vous l'allez voir lui-même.

DORIVAL.

Ici Firmin !

ARISTE.

Ici. Je me l'étois promis ;
Je l'ai vu.

DORIVAL.

Bon !

ARISTE.

Il vient souper avec son fils.

LAURE.

Son fils !

Mad. DORLIS.

Charles Firmin ?

ARISTE.

Ce jeune militaire

Dont vous m'avez tantôt vanté le caractère,
Moi, je les ai priés à souper pour ce soir.

Mad. Dorlis.

Je me fais un plaisir de les bien recevoir.

Ariste (*à Dorival.*)

Vous n'êtes pas fâché de les voir ?

Dorival.

Au contraire.

Mad. Dorlis.

Pour moi, d'après le fils, j'aime déjà le père ;
Et toi, Laure ?

Laure.

Mais c'est aussi mon sentiment.

Ariste (*à Dorival.*)

Vous vous expliquerez tous les deux franchement.

Dorival.

Oh, l'explication est fort peu nécessaire :
A bien dire, toujours j'ai cru Firmin sincère ;
Et si pour lui je fus injuste un seul moment,
Je reviens avec joie au premier sentiment.
Pour moi, je suis certain que l'amitié l'anime...

Ariste.

J'en ai la preuve ; il a pour vous beaucoup d'estime,
Et quoiqu'il ne me fût connu que d'aujourd'hui,
J'ai vu qu'il méritoit...

Dorival.

L'éloge que de lui
Tantôt je vous ai fait. Voilà mon caractère,
Et l'envie à mon coeur fut toujours étrangère.

Ariste.

Il réunit bon sens, esprit et probité,
Et jamais on n'eut moins, je crois, de vanité.

Quoi ! sous le nom d'un autre il verroit son ouvrage ;
Qu'il ne souffleroit pas.

DORIVAL.

Vous croyez ?

ARISTE.

Je le gage.

Mad. DORLIS.

Son fils, sur cet article, est un peu différent.

LAURE.

C'est un jeune poëte, impétueux, ardent.

DORIVAL.

A d'autres ; celui-là laisseroit-il la gloire ?
De ce qu'il auroit fait ?

LAURE.

Oh ! j'ai peine à le croire.

ARISTE.

J'aime à voir cette ardeur dans un jeune guerrier.

DORIVAL.

Mais, oui, cela promet.

ARISTE.

En sachant employer
L'un et l'autre à propos, ils seront fort utiles.

DORIVAL.

Il m'est doux de vous voir chercher les gens habiles.

ARISTE.

C'est mon devoir.

DORIVAL.

Sans doute.

(Bas à Mad. Dorlis.)

Un mot. Vous le voyez,
On craint que du travail vous ne me dérangiez.

Si ce soir, par hasard, on chante ma romance,
Ne me nommez pas.

Mad. DORLIS.

Non.

DORIVAL.

Même, lorsque j'y pense,
Si je priois quelqu'un de la société
De s'en dire l'auteur, pour plus de sûreté ?

Mad. DORLIS.

Comment! vous souffririez qu'un autre en eût la gloire?

DORIVAL.

C'est un rien.

ARISTE.

Je voudrois parcourir ce mémoire.
Mais on vient: ce sont eux.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, FIRMIN.

ARISTE.

Vous étiez attendus
Déjà, messieurs; entrez, soyez les bien venus.
Cher Firmin, vous voyez et ma mère et ma fille.
Vous, vous étiez connu déjà de la famille.

Mad. DORLIS *à Charles.*

Je ne m'attendois pas à vous voir à Paris;
On aime à retouver ainsi ses bons amis.

CHARLES.

Ce titre m'est bien cher. *(A Laure.)*
De votre aimable tante
La santé!

LAURE.

Grace au ciel, la voilà bien portante.

Je n'oublierai jamais tout ce que je lui dois :
Chez elle, je vous vis pour la première fois.

LAURE.

C'est nous qui lui devons de la reconnoissance.

ARISTE (*à Firmin.*)

Laissons ces jeunes gens renouer connoissance.
Ça, voici Dorival.

DORIVAL.

Je suis en vérité...
De vous voir introduit près d'Ariste... enchanté.

ARISTE.

Vous êtes faits tous deux pour vous rendre justice :
Il a quelque soupçon qu'il faut qu'il éclaircisse.

DORIVAL.

Eh non, monsieur Firmin connoît mon amitié.

ARISTE.

Et de retour croyez que vous êtes payé.
J'aurois voulu tantôt que vous pussiez entendre
Avec quelle chaleur Firmin sut vous défendre.
C'est ce Laroche encor....

DORIVAL.

Dites-moi donc pourquoi
Laroche est, à ce point, acharné contre moi ?

ARISTE.

Cet homme-là n'a pas le secret de me plaire
Au moins ; je lui soupçonne un mauvais caractère.

FIRMIN.

Non. Si pour vous tantôt j'ai parlé contre lui,
De Laroche, à son tour, je veux être l'appui.

DORIVAL.

Il n'en est pas besoin. Je l'estime moi-même ;
Je connois son bon cœur et sa folie extrême.

Qu'importe qu'en tous lieux par lui je sois noirci,
Si près de vous, Firmin, il n'a pas réussi ?
Notre explication, vous voyez, est finie.

Mad. DORLIS.

Mais asseyez-vous donc, messieurs, je vous en prie.

DORIVAL *bas à Charles.*

A Madame Dorlis j'ai remis la chanson.

CHARLES.

Vraiment ?

DORIVAL.

Et de l'auteur j'ai déjà dit le nom.

ARISTE.

Firmin, que pensez-vous de mon aimable Laure ?

FIRMIN.

On me l'avoit vantée, et je la trouve encore
Mieux que je ne croyois.

ARISTE.

Enfin elle vous plaît ?

FIRMIN.

Oh ! beaucoup.

DORIVAL *bas à Mad. Dorlis.*

Savez-vous ce que j'ai déjà fait ?

Mad. DORLIS.

Non.

DORIVAL.

Le jeune Firmin, il se mêle d'écrire ?

Mad. DORLIS.

Eh bien ?

DORIVAL.

Je l'ai prié de vouloir bien se dire
Auteur de la romance. Il daigne y consentir.

Mad. DORLIS.

Je le crois bien, vraiment!

DORIVAL.

N'allez pas démentir.....

Mad. DORLIS.

Puisque vous le voulez, il faut vous laisser faire.

ARISTE.

Mais tout en attendant nos convives, ma mère,
Vous pourriez nous choisir quelques amusemens.
Le jeu, qu'en dites-vous ? c'est un sot passe-tems.

FIRMIN.

Tout ce qui vous plaira.

CHARLES.

Que Madame s'explique.

LAURE.

Monsieur Charles fait-il toujours de la musique ?

ARISTE.

Laure chante fort bien. Ainsi de ses enfans
Un père à tout propos exalte les talens.
Voyons, n'aurois-tu pas quelque chanson nouvelle ?

CHARLES.

Si ce n'étoit pas trop gêner mademoiselle ?

LAURE.

On vient de me remettre à l'instant ces couplets.

ARISTE.

Bon. Si vous permettez, mes amis, moi, je vais
Profiter du moment pour lire son ouvrage.

DORIVAL.

Mais nous vous troublerons ?

ARISTE.

Eh non; j'ai pris l'usage

De travailler au bruit. Il ne s'agit ici
Que de lire d'ailleurs.

(Il s'assied sur un côté du théâtre, et lit le mémoire que Dorival lui a remis.)

DORIVAL.

Mais....

ARISTE.

Si j'en use ainsi,
De grace, excusez-moi; mais vraiment cela presse.
Mon devoir....

DORIVAL.

J'entends : mais.....

Mad. DORLIS.

Puisqu'il veut qu'on le laisse,
Voyons notre chanson.

LAURE.

L'air est fort bien choisi.

Mad. DORLIS.

L'auteur n'est pas bien loin, et je le vois d'ici.

DORIVAL *bas à M. Dorlis. (Haut à Charles.)*

Ne me trahissez pas. C'est à vous que s'adresse
Un tel discours mon cher.

LAURE.

A lui?

FIRMIN.

Comment! seroit-ce
Charles, en effet?

DORIVAL.

Lui-même.

LAURE.

Eh quoi! c'est de monsieur?

Mad. DORLIS.

(*A Laure.*)

Oui. N'allez pas nommer le véritable auteur,

(*Haut.*)

Pour raison. Dorival accompagnera Laure.

DORIVAL *prenant sa guittare.*

Volontiers.

FIRMIN *à son fils.*

Quelques vers bien négligés encore :
Mais la soif de rimer...

CHARLES.

Mais avant de porter
Un jugement, mon père, il faudroit écouter.

LAURE *chante et Dorival l'accompagne.*

Ier. *COUPLET.*

Puisque l'orgueil pour jamais te sépare
De l'objet qui t'a su charmer,
Jeune insensé, vois l'erreur qui t'égare,
Et sans espoir, cesse d'aimer.
Ainsi chantoit, au printems de sa vie,
Linval, sensible troubadour,
Qui ne pouvoit offrir à son amie
Que ses chansons et son amour.

Mad. DORLIS *en regardant Dorival.*

Ce couplet-là promet !

DORIVAL *en montrant Charles.*

C'est à lui qu'il faut faire
Compliment.

Mad. DORLIS.

J'entends bien.

FIRMIN.

La pensée est vulgaire.

CHARLES.

Mais elle est vraie, au moins!

ARISTE.

Cette introduction

Est fort bien, et déjà fixe l'attention.

II. *COUPLET.*

LAURE.

Il n'ose pas révéler à sa belle
Le secret de ses tendres feux.
Linval se tait; mais il est auprès d'elle :
C'en est assez pour être heureux,
Quand tout-à-coup la fortune inhumaine
Exile au loin le troubadour.
Vous pouvez seuls bien juger de sa peine,
O vous qui connoissez l'amour!

Mad. DORLIS.

Délicieux!

FIRMIN.

Pas mal.

DORIVAL.

Vous avez le suffrage

De tous vos auditeurs.

ARISTE.

J'aime fort ce passage.

Firmin, venez donc lire avec moi.

(*Firmin va près du ministre, et lit avec lui le mémoire.*)

Mad. DORLIS.

C'est divin.

DORIVAL (*à Ariste.*)

Je dois beaucoup au moins, mais beaucoup à Firmin.

III. *COUPLET.*

LAURE.

Elle a cessé, cette cruelle absence;
Mais un autre aspire à son cœur.

Ah! dit Linval, s'il n'est plus d'espérance,
O mort! viens finir ma douleur.
Puissé-je au moins n'expirer qu'auprès d'elle
En lui révélant mon amour!
Et je mourrai trop heureux, si ma belle
Donne une larme au troubadour.

Mad. DORLIS.

Mais comme c'est touchant! Laure s'est attendrie;
Sur la fin du couplet, sa voix s'est affoiblie.

LAURE.

Oui, quel qu'en soit l'auteur, d'un véritable amant
Ces couplets sont l'ouvrage.

DORIVAL.

Un pareil compliment
Est bien fait pour flatter.

CHARLES.

Comment, il remercie!

DORIVAL.

N'est-il pas vrai, mon cher?

Mad. DORLIS.

Pour moi, je suis ravie.

DORIVAL.

Ah, madame!

CHARLES.

Monsieur....

DORIVAL.

Que vous avois-je dit?
Succès complet.

CHARLES.

Encor?

ARISTE.

C'est d'un fort bon esprit!

DORIVAL *à Firmin.*

Vous voyez, avec soin j'ai gardé vos pensées.

FIRMIN *en souriant.*

A peu de chose près, je les vois là placées.

LAURE.

Je ne sais qui des deux....

DORIVAL (*à Laure, en lui montrant Charles.*)

Doux moment pour l'auteur !

ARISTE.

Ouvrage de talent !

DORIVAL.

C'est beaucoup trop d'honneur.

Mad. DORLIS (*relisant avec emphase les deux derniers vers de la romance.*)

Et je mourrai trop heureux, si ma belle
Donne une larme au troubadour.

(*Enthousiasmée, bas à Dorival.*)

Dorival, c'en est fait, vous épouserez Laure.

CHARLES.

Ciel !

LAURE.

Quoi ?

ARISTE.

J'en ai peu vu d'aussi bien faits encore.

(*A demi-voix à Dorival.*)

Dorival, vous aurez l'ambassade.

CHARLES.

Ah, mon Dieu !

ARISTE.

Oui, vous serez nommez, j'en réponds, avant peu.
C'est d'un homme de bien ce que je viens de lire ;
Il y règne d'ailleurs un talent que j'admire.

DORIVAL.

Pardon ; mais je ne sais si je dois accepter ;

Satisfait de mon sort. . . .

ARISTE.

Vous devez tout quitter,
Si vous êtes ailleurs encor plus nécessaire.

DORIVAL.

Pourrai-je au moins choisir Firmin pour secrétaire ?

FIRMIN.

Quoi ! vous me demandez pour secrétaire, moi ?

DORIVAL.

Oui, je sens que de vous j'ai besoin.

CHARLES.

Je le croi.

ARISTE.

Nous en reparlerons. Eh bien votre musique ?

DORIVAL.

Mademoiselle chante avec un goût unique.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, UN VALET.

UN VALET.

Tous vos parens, monsieur, entrent dans la maison.

ARISTE.

Mes amis, vous allez passer dans le salon ;
Moi, je veux envoyer ceci, sans plus attendre.
(*Bas à Dorival.*)
Ayez l'aveu de Laure, et vous êtes mon gendre.
Je le répète encor, cet ouvrage est complet ;
En honneur, je voudrois pour beaucoup l'avoir fait.

DORIVAL.

(*A Charles.*) (*A Laure.*)
Vous voilà bien content ! L'ami Charles sait prendre

Fort bien les complimens.

LAURE.

J'étois loin de m'attendre,
D'après les jolis vers que j'avois vus de lui,
Qu'il eût jamais besoin d'emprunter ceux d'autrui.

DORIVAL.

C'est par pure amitié. Mais quoi ! la compagnie
Attend.

FIRMIN *à son fils.*

Eh bien, voilà ta romance applaudie.

CHARLES *avec dépit.*

Oh ! rien n'est plus flatteur.

Mad. DORLIS (*à Dorival qui donne la main à Laure.*)

Bien, donnez-lui la main.

(*Dorival donne la main à Laure.*)

(*En donnant la main à Firmin.*)

Toujours charmant !

DORIVAL, *en gagnant le fond du théâtre.*

C'est vous qu'il faut louer, Firmin
Je ne sais ce que c'est que de m'en faire accroire,
Et je lui dois vraiment mon mérite et ma gloire.

SCÈNE VI.

CHARLES (*seul.*)

ATTENDONS un moment ; car, si je les suivois,
Dans mon trouble, je sens que je me trahirois.
Ai-je souffert avec assez de patience ?
Ah ! oui, vantez-moi bien l'effet de ma romance.
C'est par dérision qu'on m'en nommoit auteur,
Et l'adroit Dorival en a seul tout l'honneur.

SCÈNE VII.

LAROCHE, CHARLES.

LAROCHE.

Charles, vous voilà seul ? Cela va bien, je pense ?

CHARLES.

Oui, très-bien en effet.

LAROCHE.

Moi, j'ai bonne espérance.

CHARLES.

Voilà plus que jamais Dorival en crédit.

LAROCHE.

Bon!

CHARLES.

On vante à l'envi son cœur et son esprit.

LAROCHE.

Vraiment ? Mais cet ouvrage important, difficile...

CHARLES.

Il est fait.

LAROCHE.

Allons donc.

CHARLES.

Et le fond et le style,

Tout en est admirable.

LAROCHE.

Est-il possible ?

CHARLES.

Eh, oui.

LAROCHE.

Il a donc un démon qui travaille pour lui ?

CHARLES.

Enfin, cette ambassade ?

LAROCHE.

Eh bien ?

CHARLES.

On la lui donne,
On lui promet la main de la jeune personne.

LAROCHE.

Elle ne l'aime pas.

CHARLES.

On aura son aveu.

LAROCHE.

L'ambassade et la fille ! Eh bien non, ventrebleu,
Il ne les aura pas. Quoi ! ce vil hypocrite
Enlèveroit le prix de l'honneur, du mérite !
Non, morbleu ! Songez donc que nous partagerions
Sa honte, en le souffrant, nous qui le connoissons.

CHARLES.

D'Ariste, sans délai, je vais trouver la mère.
De mes couplets d'abord je veux. . . .

LAROCHE.

Qu'allez-vous faire ?
Eh oui, c'est bien cela vraiment dont il s'agit !
Sur madame Dorlis qu'ils aient quelque crédit,
Soit ; mais croyez-vous donc qu'une simple romance
Sur l'esprit du ministre ait assez d'influence ? . . . .
Et non. C'est ce mémoire éloquent, et qu'il s'est
Procuré quelque part ; car il ne l'a pas fait. . . . .
Mais quoi ! sa fausseté fait seule tous ses charmes.
Combattons les méchans avec leurs propres armes.
En l'attaquant de front, je n'ai pu l'emporter ;
Pour réussir, je vois qu'il le faut imiter.
Quoi qu'il m'en coûte enfin pour tromper même un traître,

Sous un tout autre aspect il est tems de paroître.
Que je sache une fois ce qu'il a dans le cœur :
Je suis moi-même un sot, ou j'ai bien du malheur,
Si je ne lui fais pas faire quelque sottise.
Rentrez, je vais....

CHARLES.

Songez que dans cette entreprise,
Il faut...

LAROCHE.

Et vous, songez qu'il va de mon honneur
A ce que du combat je sorte le vainqueur.

(*Charles sort.*)

SCÈNE VIII.

LAROCHE, *seul.*

RECORDONS-NOUS. Son but fut toujours de connoître,
Afin de servir, les penchans de son maître.
Avec Michel encore il causoit ce matin.
Ce valet est bavard. Quelque soupçon malin
S'est déjà répandu. Grace à son bavardage,
Il court un bruit qu'Ariste, encor galant, volage,
Fait pour quelque beauté chercher un logement.
Sans en rien croire, on peut gliser adroitement....
Dorival..... Taisons-nous.

SCÈNE IX.

DORIVAL, LAROCHE.

DORIVAL (*se croyant seul.*)

A mes vœux tout succède.
Un chagrin inquiet cependant me possède.

Je ne tiens rien encore ; et le père et le fils
Sont là prêts à m'ôter ce que l'on m'a promis.
Les éloigner.... comment ? Ariste irréprochable !
On ne gouverne point un homme raisonnable,
Qui n'a rien à cacher, aucuns ménagemens
A garder ; ainsi donc aucun besoin des gens.
Ne lui pourrai-je enfin trouver quelques foiblesse ?

LAROCHE (*approchant.*)

Bon, j'y suis.

DORIVAL.

Ah, c'est vous ?

LAROCHE.

Moi-même, qui confesse
Que j'ai des torts.

DORIVAL.

Ha, ha !

LAROCHE.

Que je sens d'autant plus,
Que j'ai fait contre vous des efforts superflus.

DORIVAL.

C'est fort heureux vraiment. Votre langue ennemie
S'est déchaînée avec assez de perfidie.

LAROCHE.

Il est trop vrai ; je n'ose espérer mon pardon.

DORIVAL.

Ah, fort bien ; le malheur vous fait changer de ton.

LAROCHE.

Il faut que je renonce à cette grande place
Que vous vouliez tantôt ici que j'acceptasse ;
Mais au moins, en faveur d'une vieille amitié,
Ne me nuisez pas.

DORIVAL.

Moi !

LAROCHE.

Vous. Un peu de pitié.

DORIVAL.

Mais....

LAROCHE.

Comme j'ai quelqu'un qui pour moi s'intéresse...

DORIVAL.

Quelqu'un : c'est ? ..

LAROCHE.

Une Dame à qui Michel m'adresse.

DORIVAL.

Michel ! Vous connoissez ce valet ?

LAROCHE.

Oh, fort peu.
Mais comme on a donné ma place à son neveu,
Il cherche à m'obliger.

DORIVAL.

Cette dame est parente
D'Ariste apparemment ?

LAROCHE.

On dit quelle est charmante ;
Qu'il fait chercher pour elle un logement ....

DORIVAL.

C'est bon.
Je ne demande pas tous ces détails .... Son nom ?

LAROCHE.

Je l'ignore.

DORIVAL.

Fort bien.

LAROCHE.

Michel le sait peut-être.

DORIVAL.

Vous me croyez donc bien jaloux de la connoître ?

LAROCHE.

Je ne dis pas cela.

DORIVAL.

Je ne veux rien savoir
Là-dessus ; c'est demain que vous devez la voir ?

LAROCHE.

Demain !

DORIVAL.

Comme il paroît que c'est un grand mystère...

LAROCHE.

Oh ! très-grand. Ainsi donc, songez bien à vous taire.

DORIVAL.

Il suffit, brisons-là. Je ne vous nuirai pas ;
Il est de mon destin de faire des ingrats :
Mais je vous aime encor, malgré votre injustice,
Et je me joindrai même à votre protectrice.
Vous pouvez y compter.

LAROCHE.

Oh ! vous êtes trop bon.

DORIVAL.

Mais au moins que ceci vous serve de leçon.

LAROCHE.

Oh ! jamais....

DORIVAL.

C'est assez.

LAROCHE (*à part.*)

Il donne dans le piége :
Comme on và vîte avec tant soit peu de manège !
Ainsi presque toujours, et je le vois trop bien,
La droiture en affaire est un mauvais moyen. (*Il sort.*)

DORIVAL (*seul.*)

Allons trouver Michel. Ce que je viens d'apprendre,
Ce que tantôt lui-même a su me faire entendre,
Tout prouve qu'il s'agit d'un amoureux lien ;
Quel bonheur ! Pour le coup, Ariste, je vous tien.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

LAROCHE (*seul s'asseyant et s'essuyant le front.*)

ARISTE va venir ; j'ai couru comme un diable :
Grace au ciel, je sais tout. Ils sont encore à table.
Je vois trop maintenant quel projet est le tien ;
Ariste vertueux, tu n'étois bon à rien,
Dorival ; vive ceux dont on connoît les vices !
Toujours ils ont besoin de secrets, de services ;
Et de leurs complaisans, et de leurs confidens,
En dépit d'eux, ils sont à jamais dépendans.
Il respire ; au ministre il croit une foiblesse :
Voyez quel vaste champ ouvert à sa bassesse !
Mieux que toi, j'ai saisi ce secret important ;
Tu ne présumes pas le piége qui t'attend.
Ariste vient ; allons, redoublons de courage,
Et tâchons cette fois d'achever notre ouvrage.

SCÈNE II.

ARISTE, LAROCHE.

ARISTE.

EH quoi ! c'est encor vous qui m'avez demandé ?

LAROCHE.

Que cet entretien soit le dernier accordé,
Si je ne parviens pas à vous concaincre, Ariste.
Votre honneur et le mien veulent que je persiste.

Tout ce que j'ai tenté pour perdre Dorival,
A tourné bien pour lui, comme pour moi fort mal;
Mais de le démasquer j'ai gardé l'espérance.

ARISTE.

Ah! c'en est trop enfin, et je perds patience.

LAROCHE.

Un seul mot. Ecoutez. Je sais qu'en ce moment
Vous cherchez dans Paris un petit logement.

ARISTE.

Quoi?

LAROCHE.

Je sais qu'il s'agit d'y loger une fille
Dans la misère, ainsi que toute sa famille.

ARISTE.

De quel droit épier ainsi mes actions?

LAROCHE.

De l'ami Dorival j'ai suivi les leçons;
C'est lui qui, le premier, de votre domestique
A tiré, ce matin, ce récit véridique.
A d'étrangers soupçons dès-lors il s'est livré.
Quant à moi, sur ce point, je suis bien rassuré;
Car poussant l'examen plus loin, dans sa demeure,
J'ai vu la demoiselle; elle est plus que majeure:
Dorival la croit jeune: or, sans vous emporter,
Jusqu'au bout, s'il se peut, tâchez de l'écouter;
S'il ne découvre pas toute son infamie,
Tenez-moi pour fripon le reste de ma vie.
Je l'apperçois; je sors pour ne pas vous gêner.

(*Il sort.*)

ARISTE (*seul.*)

L'insensé! dans sa haine, à ce point, s'obstiner!
Quoi! Dorival.... Non, non.

SCÈNE III.

ARISTE, DORIVAL.

DORIVAL (*à part.*)

Il est seul, le tems presse;
Pour peu que je m'y prenne avec un peu d'adresse,
Je suis maître de lui.

ARISTE (*à Dorival.*)

Ce qu'en ce lieux j'attend
Vous regarde, mon cher: sans perdre un seul instant,
Dès ce soir, j'ai pris soin d'envoyer votre ouvrage,
Et du gouvernement il aura le suffrage,
Je l'espère.

DORIVAL.

Le vôtre est sur-tout précieux;
De l'avoir obtenu je me crois trop heureux.
(*A part.*)
Sur ce sujet, comment faut-il que je l'amène?
Je ne hasarde rien, la chose est bien certaine,
Et je ne puis me livrer...

ARISTE.

Vous paroissez rêveur?

DORIVAL.

Je songe au tour affreux qu'un adroit imposteur
Peut donner quelquefois à telle circonstance. . . .

ARISTE.

Que dites-vous?

DORIVAL.

Il faut rompre enfin le silence.
Des méchans ont sur vous répandu des soupçons:

De grace, répondez à quelques questions ;
Si je suis indiscret, que l'amitié m'excuse.

ARISTE.

Parlez, je répondrai.

DORIVAL.

Si Michel ne m'abuse,
Dans un faubourg, pour vous, il cherche un logement?

ARISTE.

Puisque vous le savez, d'accord.

DORIVAL.

Secrètement ?

ARISTE.

Il est vrai, jusqu'ici j'en ai fait un mystère.

DORIVAL.

Pour une demoiselle ?

ARISTE.

Oui.

DORIVAL.

Qui vous est bien chère ?

ARISTE.

Pour elle, j'ai conçu le plus tendre intérêt.

DORIVAL (*à part.*)

Il ne s'en cache pas : comment douter du fait ?
(*Haut.*)
Et vous ne voulez pas que cette affaire éclate ?

ARISTE.

Mais non.

DORIVAL.

Ah ! je comprends ; la chose est délicate.
Dans ses propos, d'ailleurs, le monde est si méchant!...

Mais je puis vous servir.

ARISTE.

Vous ?

DORIVAL.

Moi-même.

ARISTE.

Comment ?

DORIVAL.

J'ai ce qu'il vous faut.

ARISTE.

Quoi ?

DORIVAL.

Maison simple, ignorée ;
Mais dans l'intérieur, charmante et décorée !...
Jardin délicieux, meubles d'un goût exquis,
Le plus joli boudoir peut-être de Paris.

ARISTE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Laroche a-t-il dit vrai ? Quelle raison secrète
Me fait donc, suivant vous, chercher cette retraite ?

DORIVAL (*en souriant.*)

Sur les choses qu'on veut dérober à mes yeux,
Je ne sais point porter un désir curieux.
Voyez en moi d'ailleurs un ami véritable.
De tout, pour vous servir, Dorival est capable ;
Quoi que vous ordonniez, sans examiner rien,
Il vous obéira. Vous m'entendez ?

ARISTE.

Fort bien.

DORIVAL.

Il faut être indulgent... Oh, j'ai de la morale ;
Mais sur ce point, pourvu qu'on échappe au scandale,
Je vais trop loin, peut-être ; accusez-en mon cœur ;

Il ne souhaite rien comme votre bonheur.
Si j'ose vous tenir un semblable langage,
C'est qu'au fond de ce cœur je me sens le courage
De vous parler de même en votre adversité;
C'est vous que j'aime enfin, non votre dignité.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, UN VALET.

LE VALET (*remettant des lettres au ministre.*)

DEs lettres qu'à l'instant on vient de me remettre.

ARISTE (*donnant des lettres à Dorival.*)

Celles-ci sont pour vous.

DORIVAL.

Voulez-vous bien permettre?
En voilà que je dois porter dans nos bureaux;
Tout feu pour les plaisirs, tout feu pour les travaux.
Voilà comme je suis. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

ARISTE (*seul.*)

IL faut que je le dise,
Je ne puis revenir encor de ma surprise.
Dorival, je le crois sans peine maintenant,
De mon prédécesseur fut le vil complaisant.
Je ne me prétends pas plus vertueux que d'autres;
Tout homme a ses défauts, et nous avons les nôtres:
Mais un homme qui s'offre avec cette impudeur!
Le choisir pour mon gendre, et pour ambassadeur!...
Son amitié lui fait me prêter ses services;
Sont-ils donc nos amis ceux qui servent nos vices!

SCÈNE VI.

ARISTE, LAROCHE.

LAROCHE.

PARDON ; mais Dorival quitte à l'instant ces lieux :
Eh bien ?

ARISTE.

Je vous avois mal jugés tous les deux.
Vous venez de me rendre un signalé service,
Et mieux instruit, je vais vous rendre enfin justice.

LAROCHE.

Pour honnête homme enfin, je suis donc reconnu ?
Je respire ?

ARISTE.

Oui, c'est vous qui l'aurez confondu.
Mais moi, dois-je abjurer la maxime chérie
Que la force d'esprit, le talent, le génie
Ne peuvent exister dans un coeur sans vertu ?
Cet homme que pour vil à l'instant j'ai connu,
Il m'a remis tantôt un éloquent mémoire.
Du meilleur écrivain il soutiendroit la gloire :
Quelle fatalité que je ne conçois pas !
Un si rare talent avec un coeur si bas !
Sans délais, j'ai pris soin d'envoyer cet ouvrage ;
Et le gouvernement, dans ses lettres, je gage,
(Il décachete une des lettres qu'il tient à sa main.)
De cet écrit me fait l'éloge.... Justement.

LAROCHE.

Je n'ai sur cet objet aucun renseignement.
L'ouvrage est bon ?

ARISTE.

Parfait.

LAROCHE.

Je gagerois ma vie

Qu'il n'en est pas l'auteur.

ARISTE.

Comment ?

LAROCHE.

Je le parie.
Je lui crois plus de coeur encor que de talent.
Si je pouvois... j'y suis. Oui, moyen excellent ;
Si vous me secondez, il se trahit lui-même.

ARISTE.

Mais comment ?

LAROCHE.

Chut, il vient.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, DORIVAL.

LAROCHE.

Quelle disgrace extrême !

DORIVAL.

Quoi donc ?

LAROCHE.

En un instant, comme tout a changé !

DORIVAL.

Que peut signifier ce visage affligé ?

LAROCHE.

Quel coup de foudre !

DORIVAL.

Enfin ?

LAROCHE.

Quelle fatale lettre !

A monsieur à l'instant on vient de la remettre :
Mais faut-il ?...

ARISTE.

Achevez.

LAROCHE.

Il est disgracié.

DORIVAL.

Se peut-il ?

LAROCHE.

De sa place il est remercié.

DORIVAL.

Que dites-vous, grands Dieux ?

LAROCHE.

La chose est trop réelle.
Quelqu'un m'avoit déjà dit tout bas la nouvelle.
Par un zèle excessif j'accours pour m'informer...
Et monsieur franchement vient de me confirmer...

DORIVAL.

Dois-je croire, monsieur, cette nouvelle affreuse ?

ARISTE.

Ah ! comment supporter cette épreuve honteuse ?

LAROCHE.

Permettez donc, la honte ici n'est pas pour vous ;
Quoique j'aie éprouvé tantôt votre courroux,
J'ai toujours tant aimé vous et votre famille,
Que j'ai tout oublié.

ARISTE.

Ciel ! ma mère et ma fille !
C'en est trop, et je veux...

LAROCHE.

De grace, taisez-vous.

SCÈNE VII ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, FIRMIN, Mad. DORLIS, LAURE.

LAROCHE.

MADAME, et vous, Firmin, venez, unissons-nous.

Mad. DORLIS.

Pourquoi ?

LAROCHE.

Pour consoler monsieur dans sa disgrace.

LAURE.

Que dit-il ?

Mad. DORLIS.

Qu'est-ce donc ?

LAROCHE.

Il a perdu sa place.

LAURE.

Grand Dieu !

DORIVAL.

L'événement comme vous me surprend.

Mad. DORLIS.

J'étois loin de prévoir un malheur aussi grand.

CHARLES.

Ainsi, sur cette terre injuste et corrompue,
Le talent est proscrit, la vertu méconnue ;
L'honnête homme ne reste en place qu'un instant,
Et du méchant lui seul le triomphe est constant.

ARISTE.

Jeune homme croyez-moi, le ciel est équitable.

Le châtiment atteint tôt ou tard le coupable.

DORIVAL.

Mais répondez ; au moins de ce coup imprévu
Connoît-on le sujet ?

LAROCHE.

Il n'est que trop connu ;
Certain mémoire seul cause cette aventure.

FIRMIN.

Un mémoire ! Celui dont vous faisiez lecture ?

DORIVAL.

Où le gouvernement lui-même étoit traité
Avec une rudesse, une sévérité ?

LAROCHE.

Précisément.

DORIVAL.

Eh bien, avois-je tort de dire
Qu'il est des vérités que l'on doit s'interdire ?

ARISTE.

A remplir mon devoir je n'hésite jamais ;
Et de l'avoir rempli, quelqu'en soit le succès,
Je ne me repens pas.

DORIVAL.

Beau sentiment, sans doute ;
Elle étoit belle aussi la place qu'il vous coûte.

LAROCHE.

Et tout n'est pas fini. D'autres perdront la leur ;
On sait trop qu'un ministre est rarement l'auteur
Des ouvrages nombreux qui de ses bureaux sortent.

DORIVAL.

Eh bien ?

LAROCHE.

Dans celui-ci comme tout les mots portent !

FIRMIN.

Expliquez-vous.

LAROCHE.

On veut savoir absolument
Celui qui s'est permis cet écrit véhément.

DORIVAL.

La disgrace d'Ariste alors pourroit l'atteindre ?

LAROCHE.

Mais, entre nous, on a tout sujet de le craindre.

DORIVAL.

Eh mais, ce n'est pas moi....

FIRMIN.

Moi seul en suis l'auteur.

ARISTE.

Qu'entends-je ?

Mad. DORLIS.

Vous, Firmin !

FIRMIN.

Moi, je m'en fais honneur.

LAROCHE.

Là, que vous ai-je dit ?

FIRMIN.

De ce foible mémoire,
Sans honte, à Dorival j'ai pu laisser la gloire ;
Je ne laisserai pas de même le danger :
Ce danger avec vous je dois le partager ;
Tantôt j'ai pu me taire, à présent je me nomme.

CHARLES.

Bien, mon père. Voilà parler en honnête homme ;
Et tant de modestie, avec tant de fierté,
Voilà le vrai talent, voilà la probité.
Allez, votre disgrace, Ariste, est honorable ;

Mon père n'a pu rien écrire de coupable ;
Et Laure à ce revers peut devoir le bonheur.
Pour son hymen alors n'écoutant que son coeur,
Si l'heureux Charles un jour peut y prétendre...

Mad. Dorlis.

Charles ! que dites-vous ?

Firmin.

Son coeur sensible et tendre
Prend à votre malheur un si vif intérêt !

Ariste.

Ainsi chacun de vous a trahi son secret.
Firmin, puisque c'est vous qui fites ce mémoire,
Recueillez-en donc seul et le prix et la gloire.
Il honore à-la-fois votre esprit, votre coeur,
Et le gouvernement vous nomme ambassadeur.
Je suis ministre encor, et je m'en félicite,
Puisque je puis ainsi payer le vrai mérite.

Mad. Dorlis.

Que dit-il ?

Dorival.

Qu'ai-je fait !

Ariste.

Vous voilà donc connu,
Homme fourbe en talent comme fourbe en vertu.
Il m'a donc cru, le traître, à lui-même semblable.

Laroche.

Comme il calomnioit une action louable !
Car enfin j'ai tout su par elle et par Michel.
Cette femme pour qui d'un amour criminel
Il vous croyoit atteint ! elle est infirme, âgée.
Par les soins de monsieur elle est déjà logée.
Et pour qui ces secours secrets et généreux ?
Pour la fille d'Armand, ce marin si fameux.
En secourant ainsi l'honorable indigence,
Votre fils a payé la dette de la France.

Ariste.

De grace, mes amis, gardez-moi le secret.

Mad. DORLIS.

Pourquoi ?

ARISTE.

Le publier, c'est détruire un bienfait.

(A Dorival.)

Sortez.

(Toutes les marques possibles de confusion.)

LAROCHE.

Pauvre garçon ! Il me fait de la peine.
Je l'avois bien prévu que je perdrois ma haine,
Dès que je le verrois déchu de sa grandeur.

FIRMIN.

Bien. Nous nous unirons pour calmer sa douleur.

LAROCHE.

C'est dit ; je me sens prêt à lui rendre service.

ARISTE.

J'ai lu dans votre cœur, Charles ; il est trop novice
Encor pour déguiser un innocent amour.
Vos voeux, mon jeune ami, seront remplis un jour.

LAROCHE.

C'est que Charles est vraiment l'auteur de la romance.
J'en réponds.

Mad. DORLIS.

Quoi ?

LAURE.

Mon coeur me l'avois dit d'avance.

Mad. DORLIS.

Charles fera, je crois, un excellent époux.

ARISTE.

Imitez votre père, et sa main est à vous.
Sur l'intrigant ainsi l'honnête homme l'emporte.
Qu'il en arrive hélas ! rarement de la sorte !
Qui mérite une place est loin de l'obtenir ;
Et le sot, en rampant est sûr de parvenir.

Fin du cinquieme et dernier Acte.